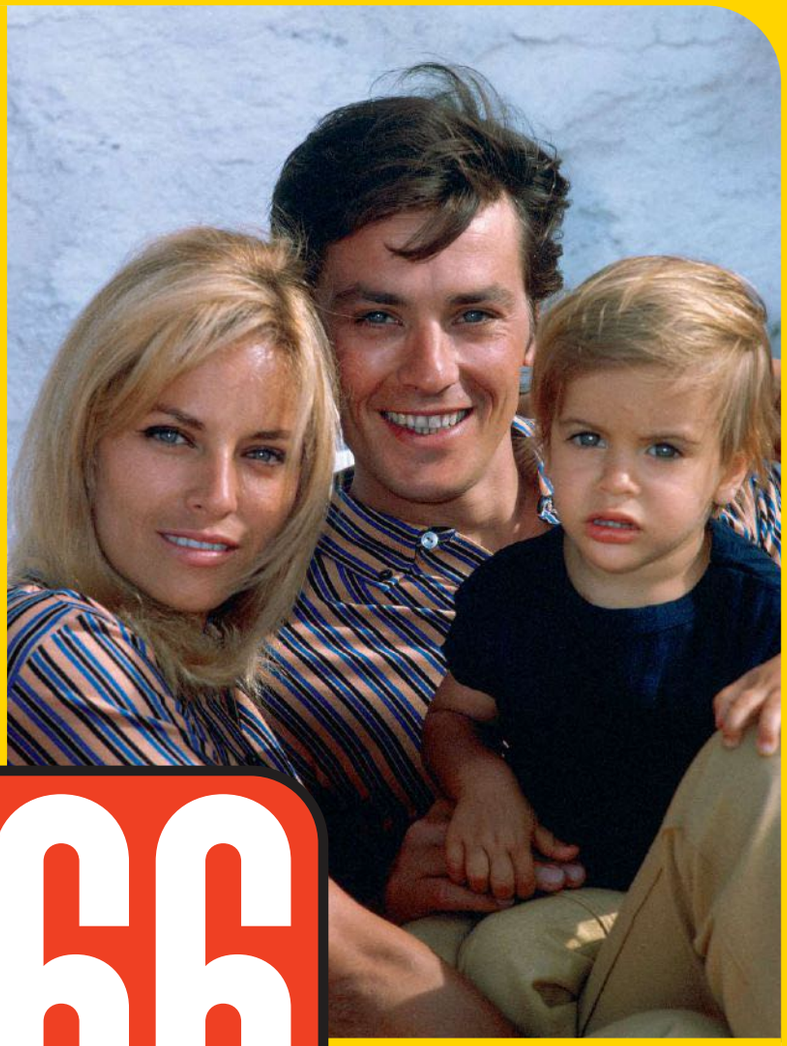
PARIS MATCH





1966

LA FRANCE AU SOMMET





M 01639 - 38H - F: 9,90 € - RD

PARIS MATCH | HORS-SÉRIE | N° 38 | Mai 2026 / France Métropolitaine 9,90 € / REL 10,30 € / CAN 19,95 $ / CH 16,50 CHF / D 11,40 € / DOM 10,90 € / ESP 11 € / I 11 € / LUX 10,30 € / PORT. CONT 11 €. PHOTOs : A. Lefebvre, P. Habans, G. Botti/Gamma-Rapho, F. Pagès.

1966 LA FRANCE AU SOMMET

PARIS MATCH HORS-SÉRIE TRÉSORS D'ARCHIVES | N° 38 |

LE NOUVEAU HORS-SÉRIE PATRIMOINE



EN KIOSQUE ACTUELLEMENT

En vente sur parismatch.com
ou via ce QR code

PARIS MATCH
HORS-SÉRIE | MAI 2026

DIRECTEUR DES RÉDACTIONS
Jérôme Béglé.
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Caroline Mangez.
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA RÉDACTION
Stéphane Albouy.
DIRECTRICE HÉRITAGE ET PATRIMOINE
Gwenaëlle de Kerros.
COORDINATRICE DE LA RÉDACTION
Anabel Echevarria.
RÉDACTEUR EN CHEF
Romain Clergeat.
DIRECTEUR ARTISTIQUE
Michel Maïquez.
RESPONSABLE PHOTO
Marc Brincourt.
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Murielle Bachelier (SR), Véronique Chevallier (révision), Dan Nisand, Matthias Petit (coordination photo), Ghislain de Violet
ARCHIVES PHOTO
Pascal Beno, Laurène Ambroise, Nadine Molino.
DOCUMENTATION
Guillaume Chevalier, Gauthier de Cournuaud, Françoise Perrin-Houdon
FABRICATION
Catherine Doyen, Philippe Redon
VENTES
Frédéric Gondolo, Gaëlle Trabut, Cécilie Antz, Sandrine Pangrazzi, Nadia Oulekhiari.
CONCEPTION GRAPHIQUE
Grizzly Editorial Design.
IMPRESSION
Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer en mars 2026.

Paris Match
est édité par Paris Match SAS, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2 391 504,20 €, siège social : 44, rue de Châteaudun, 75009 Paris.
RCS Paris 922 352 166.
Associé : UFIPAR (LVMH).
PRÉSIDENT
Jean-Jacques Guiony.
DIRECTEUR GÉNÉRAL
Pierre-Emmanuel Ferrand.
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION-DIRECTEUR GÉNÉRAL
Jérôme Béglé.
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE
Justine Bachette-Peyrade.
DIRECTEUR DES OPÉRATIONS
Christophe Choux.
DIRECTEUR JURIDIQUE
Xavier Genovesi.
Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.
La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.
Numéro de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 2826-3472.
Dépôt légal : 2026 / © Paris Match 2026.

LES ÉCHOS LE PARISIEN MÉDIAS PARIS MATCH MÉDIAS
10, boulevard de Grenelle - CS 10817
75738 Paris Cedex 15
Présidente - Chief impact officer
Corinne Mrejen.
Directrice déléguée en charge de Paris Match
Constance Paugam.



En couverture. Françoise Sagan et son fils, Denis, 4 ans, à Équemauville.

Alain et Nathalie Delon, avec Anthony, 2 ans, à Saint-Tropez.

Aux championnats du monde de ski de Portillo, une équipe de France en or : Annie Famose, Jean-Claude Killy et Marielle Goitschel.

De Gaulle, idole des jeunes lors d'une visite présidentielle dans le Pas-de-Calais.

1966 UNE FAMILLE HEUREUSE AVANT… L'ORAGE

PAR **ROMAIN CLERGEAT**

Dans la vie d'un pays, il est des années où les planètes semblent alignées. Où une nation se regarde dans la glace et apprécie ce qu'elle voit. 1966 est de celles-là. La France a 60 ans de moins qu'aujourd'hui, elle est affûtée, légère et sûre d'elle-même. Le franc est solide, les usines tournent, les Français partent en vacances en masse, avec l'insouciance de ceux qui ne doutent de rien. Et surtout pas de l'avenir.

Le niveau de vie a doublé en dix ans. La croissance flirte avec les 5 %. On construit des autoroutes, des lycées, des HLM flambant neufs. On achète des réfrigérateurs, des téléviseurs, des 2CV. Le pays n'a jamais été aussi moderne, jamais aussi confiant. Et à sa tête, un homme à son image. Imperturbable, Charles de Gaulle, souverain et souverainiste, vient de claquer la porte du commandement intégré de l'Otan. La France fait ce qu'elle veut et a alors les moyens de sa politique. Le déficit budgétaire est anecdotique. Cette indépendance-là dans les affaires du monde, paraît aujourd'hui presque exotique.

C'est dans ce contexte de « grandeur » que Paris rayonne. La haute couture dicte ses lois au monde entier. Londres revendique le style, court, mais c'est Paris qui fixe les règles. Au cinéma, la Nouvelle Vague a libéré la caméra : elle descend dans la rue, colle aux visages, capte le réel à mains nues. Godard et Truffaut ont ouvert une fenêtre par laquelle Claude Lelouch s'échappe pour remporter la Palme d'or avec « Un homme et une femme ».

En librairie, Françoise Sagan fait la fête et vend des centaines de milliers d'exemplaires, Frédéric Dard alias San-Antonio pond un roman par mois et la France lit comme elle respire.

En musique, la déferlante des Beatles, des Stones et des Who électrise la jeunesse, ce qui n'empêche pas, bien au contraire, Johnny de remplir l'Olympia à 23 ans. Pour les parents, Brassens, Ferré ou Aznavour sont toujours là. Tout comme Jacques Brel, au sommet de son art, mais qui préfère renoncer à la scène.

Mais pendant que la France se regarde vivre avec satisfaction, la planète brûle. À 10 000 kilomètres, le Vietnam est un enfer de napalm et de boue. Les Américains ont engagé 400 000 hommes dans un conflit qu'ils ne gagneront pas. En Chine, Mao lâche ses gardes rouges sur le pays. La révolution culturelle commence son œuvre de destruction méthodique : enseignants humiliés, intellectuels envoyés aux champs… Des millions de vies brisées au nom d'une utopie sanglante.

Aux États-Unis, à Oakland, deux étudiants noirs nommés Huey Newton et Bobby Seale fondent les Black Panthers. La colère noire s'organise, se structure et se radicalise. L'Amérique blanche commence à avoir peur. Et cette peur va transformer la politique états-unienne pour des décennies.

Ce hors-série ne propose pourtant pas seulement un paradis. Il raconte une année charnière, celle d'un pays qui vit peut-être les derniers mois de son insouciance collective avant que 1968 ne vienne tout redistribuer. Comme une dernière photo de famille avant la dispute. ■

SOMMAIRE

LA VOIE DE LA FRANCE 6
UN MILLÉSIME MAJEUR DU GAULLISME

UN MONDE EN ÉBULLITION 12
À L'HEURE OÙ LES ÉTATS-UNIS S'ENGAGENT MASSIVEMENT CONTRE LE VIÊT-CONG, LE MOUVEMENT NOIR SE RADICALISE
Black Panthers, l'Amérique face à son histoire 16
Par Raymond Cartier

L'EXPLOSION DU PROGRÈS 20
SCIENCE, MÉDECINE, ESPACE, TOUS LES SECTEURS DÉCOLLENT
Gemini VII. « Notre journal de bord autour de la Terre » 26
Par Franck Borman et Jim Lovell

L'APOGÉE DES TRENTE GLORIEUSES 28
C'EST L'ÂGE D'OR DES CLASSES MOYENNES ET DE LEUR MODE DE VIE
LSD, menace sur la jeunesse 38
Par Jean Cau

D'UNE GÉNÉRATION L'AUTRE 40
UN PRINTEMPS DE POÈTES ET DE CRÉATEURS
Jacques Brel : « Pourquoi j'abandonne » 46
Par Jean Durieux

LA MODE FAIT SA RÉVOLUTION 48
LE STYLE SE FAIT EXPÉRIMENTATION

DES HÉROS ORDINAIRES 54
SAUVETEURS EN MONTAGNE OU SOLDATS DU FEU, LEÇONS DE VIE

L'ART À LA PORTÉE DE TOUS 60
LE PATRIMOINE EN PARTAGE

GRAND ÉCART SUR GRAND ÉCRAN 68
AU CINÉMA, TOUTE LA LUMIÈRE D'UNE ÉPOQUE JOYEUSE
Caméra au poing, Lelouch reçoit la Palme d'or 72
Par Guillaume Hanoteau
Brigitte Bardot : « Je me suis mariée à la James Bond » 78
Par Bernard Giquel

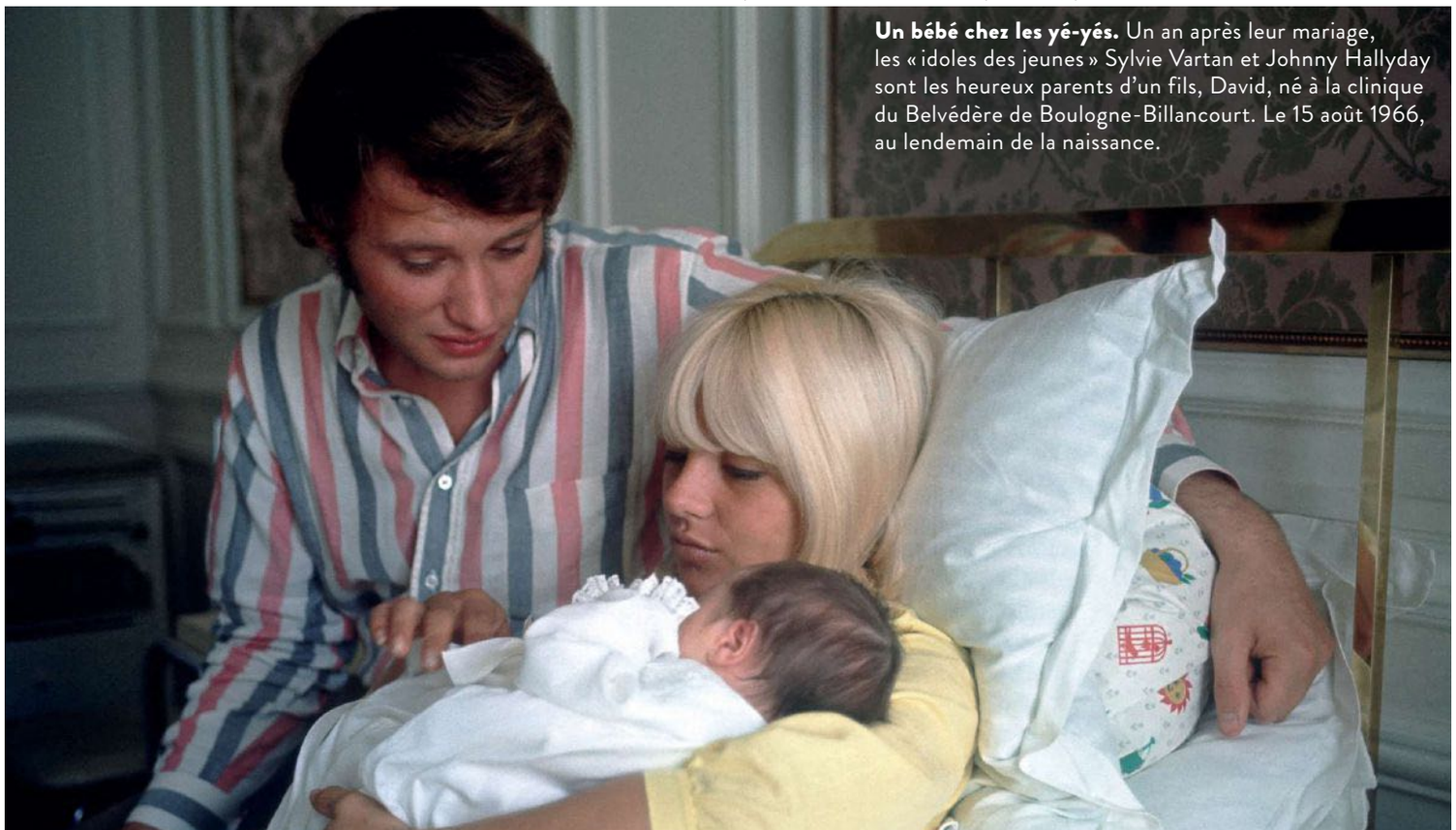
BIENVENUE AU PALAIS 80
LE ROCHER DES CONTES DE FÉES
Monaco a 100 ans, il était une fois 84
Par Gilbert Graziani

LE TEMPS DES CHAMPIONS 86
LE SPORT, FER DE LANCE DU PRESTIGE FRANÇAIS

L'ANNÉE 1966 À LA UNE 90

LES ARCHIVES DE PARIS MATCH
OFFREZ-VOUS LE TIRAGE DES PHOTOS DONT LA LÉGENDE EST PRÉCÉDÉE DE CE SYMBOLE ❑
Pour plus d'informations, contactez : rngoma@parismatch.com

CRÉDITS PHOTO/ COUVERTURE : A. LEFEBVRE, P. HABANS, G. BOTTI/GAMMA-RAPHO, F. PAGES. P. 4 : PH. LE TELLIER. P. 6 ET 7 : PH. LE TELLIER, FOX PHOTOS/GETTY IMAGES. P. 8 ET 9 : G. MENAGER, J. GAROFALO. P. 10 ET 11 : G. MENAGER. P. 12 ET 13 : GLOBE PHOTOS/O MEDIAS, H. HUET/AP. P. 14 ET 15 : UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/UNIVERSAL IMAGES GROUP VIA GETTY IMAGES, APIC/GETTY IMAGES. P. 16 ET 17 : R. ABBOTT SENGSTACKE/GETTY IMAGES, GETTU IMAGES, UPI / AFP. P. 18 ET 19 : UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/UNIVERSAL IMAGES GROUP VIA GETTY IMAGES). P. 20 ET 21 : GAMMA-RAPHO, AFP. P. 22 ET 23 : R. VITAL, GAMMA-RAPHO. P. 24 ET 25 : G. GÉRY. P. 26 ET 27 : CORBIS VIA GETTY IMAGES, SPACE FRONTIERS/GETTY IMAGES. P. 28 ET 29 : MIRRORPIX / BRIDGEMAN IMAGES, P. BATAILLON / INA VIA AFP. P. 30 ET 31 : F. PAGES, R. VITAL. P. 32 ET 33 : P. HABANS. P. 34 ET 35 : F. PAGES, F. GRAGNON, RUE DES ARCHIVES, T. SAULNIER, D. CAMUS. P. 36 ET 37 : PH. LE TELLIER, ORTF / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP, B. PASCUCCI/INA VIA AFP, G. GALMICHE/INA VIA AFP, STARFACE, EVERETT COLLECTION/ABACA. P. 38 ET 39 : H. GLOAGUEN/ GAMMA-RAPHO. P. 40 ET 41 : R. VITAL, F. PAGES. P. 42 ET 43 : G. BETTER, J. C. DEUTSCH, B. AUGER. P. 44 ET 45 : J. C. DEUTSCH, PH. LE TELLIER, STARFACE. P. 46 ET 47 : J. C. DEUTSCH, A. LEFEBVRE. P. 48 ET 49 : J. GAROFALO, P. HABANS. P. 50 ET 51 : J. GAROFALO, M. LITRAN, A. NOGUÈS/SYGMA VIA GETTY IMAGES. P. 52 ET 53 : J. C. DEUTSCH, F. PAGES. P. 54 ET 55 : G. GÉRY. P. 56 ET 57 : J. GAROFALO. P. 58 ET 59 : G. GÉRY, M. LITRAN. P. 60 ET 61 : M. JARNOUX, G. GERSTER/ GAMMA-RAPHO. P. 62 ET 63 : R. VITAL, D. FRASNAY / AKG-IMAGES, J. C. DEUTSCH. P. 64 ET 65 : D. CAMUS, M. SIMON, J. TESSEYRE. P. 66 ET 67 : C. AZOULAY, C. GIBEY. P. 68 ET 69 : M. LITRAN, J. J. DAMOUR. P. 70 ET 71 : C. AZOULAY. P. 72 ET 73 : RUE DES ARCHIVES, F. PAGÈS. P. 72 ET 73 : F. PAGES, SUNSET BOULEVARD/CORBIS VIA GETTY IMAGES, M. EVANS/SIPA, K. HAMSHERE/ : GETTY IMAGES. P. 74 ET 75 : P. HABANS, PH. D'EXEA. P. 76 ET 77 : PH. D'EXEA. P. 78 ET 79 : J. GAROFALO. P. 80 ET 81 : J. GAROFALO. P. 82 ET 83 : J. GAROFALO. P. 84 ET 85 : J. GAROFALO. P. 86 ET 87 : G. MELET, P. HABANS. P 88 ET 89 : J. TESSEYRE, M. JARNOUX, N. LIEFER/SPORT ILLUSTRATED/GETTY IMAGES. P. 90 : DR.



Un bébé chez les yé-yés. Un an après leur mariage, les « idoles des jeunes » Sylvie Vartan et Johnny Hallyday sont les heureux parents d'un fils, David, né à la clinique du Belvédère de Boulogne-Billancourt. Le 15 août 1966, au lendemain de la naissance.

PARIS MATCH

BOUTIQUE



OFFREZ UN CADEAU
QUI TRAVERSE LE TEMPS ET LES HISTOIRES : PARIS MATCH

Retrouvez nos anciens numéros sur
boutique.parismatch.com

anciens.numeros@parismatch.com
01 72 35 07 00

INCONTOURNABLE DE GAULLE

LA VOIE DE LA FRANCE

En costume de ville ou en uniforme, il a l'étoffe d'un géant de l'Histoire. À bien des égards, 1966 marque un millésime majeur du gaullisme. L'aboutissement éclatant d'une politique d'indépendance vis-à-vis de l'hégémonie américaine et soviétique. Sitôt réélu président de la République, le général retire la France du commandement intégré de l'Otan. Son voyage en URSS comme au Cambodge permet au chef de l'État de réaffirmer le rôle de son pays comme puissance d'équilibre. Des prises de position qui, en pleine guerre froide, font grimper la température !



21 février 1966. Deux mois après sa reconduction pour un second septennat, avec 55,2 % des suffrages, première conférence de presse en présence de ses ministres, dont Georges Pompidou (premier rang, au centre), Michel Debré (à sa gauche), Edgar Faure (derrière lui), André Malraux (à g.) ou Alain Peyrefitte (au fond).

PHOTO PHILIPPE LE TELLIER



EN ÉTHIOPIE
AVEC LE NÉGUS, UNE STATURE PARTAGÉE

À Addis-Abeba, en août 1966, la rencontre de deux leaders de la Seconde Guerre mondiale. L'un a été le chef de la France libre, l'autre a incarné la résistance éthiopienne contre les Italiens. Ce qui n'empêche pas l'empereur Haïlé Sélassié Ier d'être renversé huit ans plus tard.

Du 20 juin au 1er juillet 1966, à l'occasion de sa première visite officielle en Union soviétique, le Général promeut l'idée d'une « Europe de l'Atlantique à l'Oural ». Ici à Moscou, entouré de Leonid Brejnev, secrétaire général du PCUS (à sa droite) et d'Alexis Kossyguine, Premier ministre (à sa gauche).

Yvonne de Gaulle, la première dame, est aussi du voyage. Dans le jardin d'hiver des tsars, aux côtés de Claudia Kossyguine (à g.) et Viktoria Brejnev (chapeau blanc).



EN UNION SOVIÉTIQUE
UNE PAROLE À LA HAUTEUR DES DEUX BLOCS ENNEMIS

Novossibirsk, entretien avec Nikolaï Podgorny, président du praesidium du Soviet suprême, qui verse à boire, en présence de Maurice Couve de Murville, ministre français des Affaires étrangères (de dos). Debout derrière le général, Jean-Pierre Elkabbach, alors jeune journaliste à l'ORTF.

Photo Jack Garofalo

AU CAMBODGE
DE GAULLE DÉFIE LES ÉTATS-UNIS ET TIENT LE LANGUAGE DE LA PAIX

Tapis rouge pour le président français, le 1er septembre 1966. Dans son discours de Phnom-Penh, qui fera date, l'homme du 18 juin critique avec virulence l'intervention américaine au Vietnam, des combats qui n'apportent « aucune issue ». Il livre aussi un vibrant plaidoyer en faveur de l'indépendance des peuples.

Photo Georges Ménager





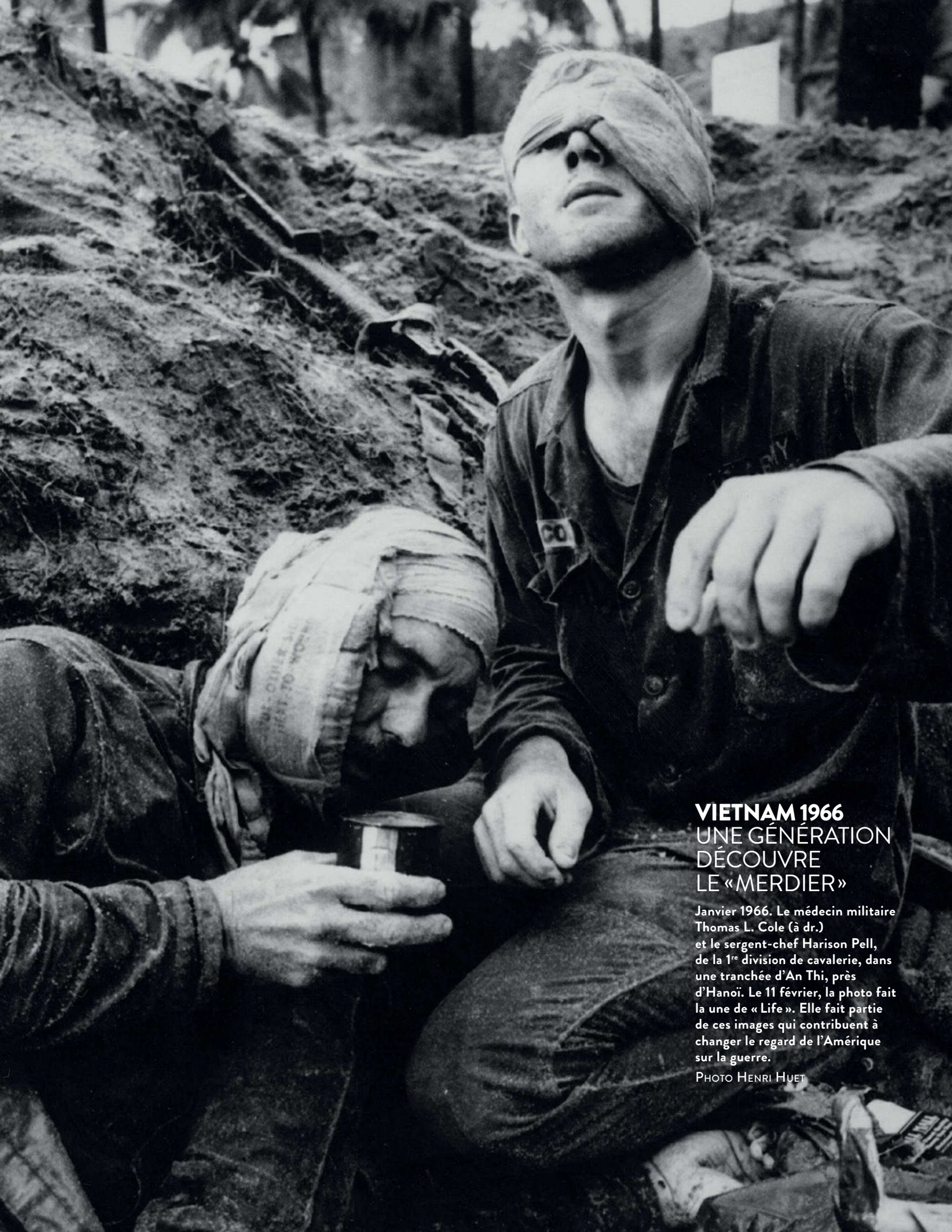
INTERNATIONAL

UN MONDE EN ÉBULLITION

Une année de boue et de sang. Alors que les États-Unis s'engagent massivement contre le Viêt-cong, en portant leurs effectifs à 400 000 hommes, la Chine de Mao plonge dans le chaos politique et social. La grande révolution culturelle prolétarienne va détruire des vies et les savoirs de tout un pays, ce qui n'empêche pas les leaders du Black Power américain d'admirer le Grand Timonier. À l'apogée du combat pour les droits civiques, le mouvement noir se radicalise.



Le lieutenant John McCain (à dr.), longtemps avant de devenir sénateur de l'Arizona et candidat républicain à la présidentielle de 2008. Pilote dans l'aéronavale, il est capturé en 1967, torturé et retenu prisonnier plus de cinq ans dans les geôles nord-vietnamiennes.



VIETNAM 1966
UNE GÉNÉRATION DÉCOUVRE LE «MERDIER»

Janvier 1966. Le médecin militaire Thomas L. Cole (à dr.) et le sergent-chef Harison Pell, de la 1re division de cavalerie, dans une tranchée d'An Thi, près d'Hanoï. Le 11 février, la photo fait la une de « Life ». Elle fait partie de ces images qui contribuent à changer le regard de l'Amérique sur la guerre.

PHOTO HENRI HUET


反革命修正主义分子
王伦





LE GRAND TIMONIER
LES GARDES ROUGES SONT LACHÉS

En mai 1966, Mao Zedong, président du Parti communiste chinois, lance la révolution culturelle. Objectif : purger le parti et la société de ses éléments jugés « bourgeois » ou « déviants », et renforcer son propre pouvoir. Les étudiants sont mobilisés en masse pour traquer les « ennemis du peuple ». Le mouvement fait des millions de victimes et ne prend fin qu'à la mort de Mao, en 1976.

Le 23 août 1966, à Harbin, dans le nord de la Chine. Wang Yilun, secrétaire du PCC pour la province du Heilongjiang, comparaît devant les Gardes rouges, qui l'ont forcé à porter une pancarte sur laquelle est écrit : « Elément contre-révolutionnaire et révisionniste. » Un rituel public d'humiliation appelé « séance de lutte ».

BLACK PANTHERS
L'AMÉRIQUE FACE À SON HISTOIRE

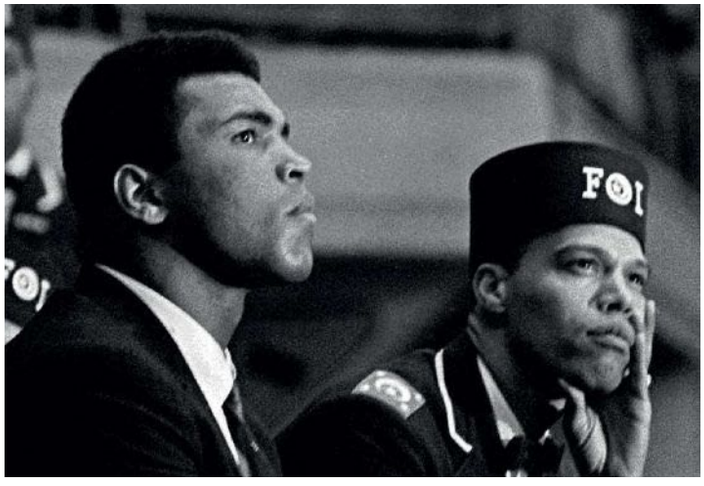
Tandis que le président Johnson fait voter un troisième « bill of rights » pour en finir avec la ségrégation dans le logement, un cri de guerre inédit surgit de l'Amérique noire : « Black power ! ». Porté par une nouvelle génération de leaders radicaux, il balaie la non-violence de Martin Luther King, arme les ghettos et transforme Harlem, Watts ou Cleveland en places fortes d'une nation dans la nation. Raymond Cartier, grand reporter de Paris Match aux États-Unis, analyse les ressorts d'une fracture que rien ne semble pouvoir refermer – et dont il pressent avec lucidité qu'elle porte, en germe, une guerre civile.

Paru dans Paris Match n° 914 du 6 août 1966

PAR **RAYMOND CARTIER**

« Au lieu de tenir tête et de voter pour ce que nous croyons juste, nous tremblons sur nos sièges et nous capitulons devant la peur de la révolution noire… » Celui qui parle ainsi, Howard Smith, dit Judge Smith, quatre-vingt-trois ans, n'est rien moins que le président du Rules Committee, la commission du règlement de la Chambre des représentants. Il a siégé pendant 18 législatures, qui font un total de trente-six ans. Il n'en tiendra pas un dix-neuvième mandat, les primaires d'Alexandria, Virginie, l'ayant écarté au bénéfice d'un candidat moins vénérable, et c'est son testament politique qu'il prononce en attaquant la nouvelle loi sur les droits du président Johnson :

Le nouveau « bill of rights » est le troisième de la présidence en cours. Celui de 1964 abolissait les dernières traces de ségrégation dans tous les lieux et transports publics. Celui de 1965 garantissait l'exercice du droit de vote dans les États du Sud. Celui de 1966 prétend abattre la ségrégation de fait existant dans l'habitation. La surprise, c'est l'indifférence, l'ironie ou l'hostilité que la nouvelle loi Johnson rencontre dans la communauté noire. Lors des débats précédents, les galeries du Congrès étaient pleines de visages de bronze et d'ébène suivant passionnément l'échange des arguments. Cette fois, elles sont vides. La plupart des jeunes leaders noirs la qualifient de simulacre, de fraude et d'hypocrisie. Elle n'intéresse, disent-ils, qu'une bourgeoisie noire poursuivant le rêve de se frotter les épaules à « whitey », à l'homme blanc. Eux veulent autre chose. Ils veulent le pouvoir.



Février 1966, Chicago. Mohamed Ali à un meeting de la Nation of Islam, une organisation politico-religieuse et suprématiste noire. À dr., Louis Farrakhan, l'un des leaders de la NOI.

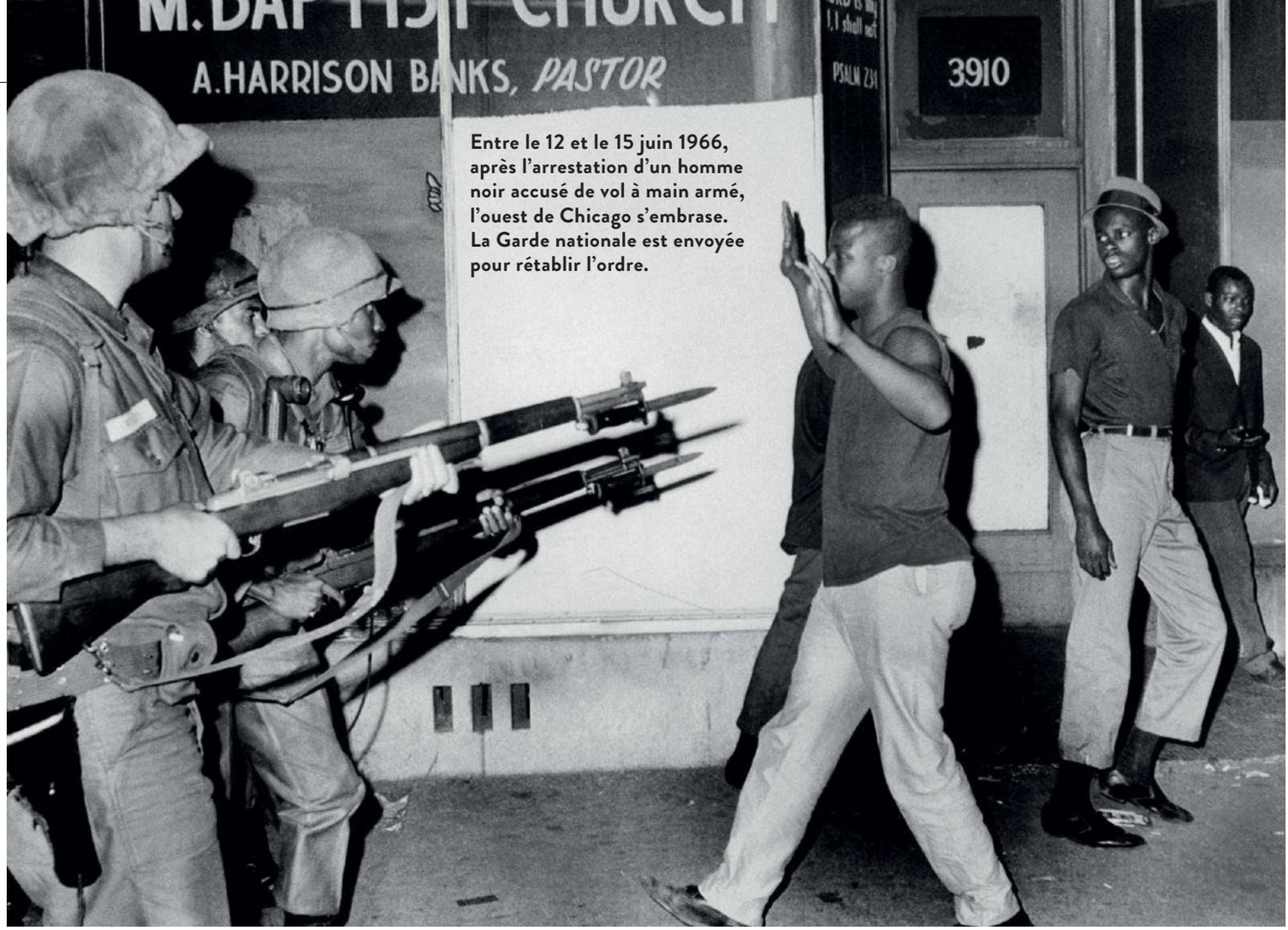
TENSION RÉVOLUTIONNAIRE DES RELATIONS RACIALES

Le cri de guerre, Black Power, a surgi dans la Marche de la Liberté qui a suivi l'attentat contre George Meredith, sur une route du Mississippi. Les journalistes font observer qu'il avait déjà été employé par le député de Harlem, Adam Clayton Powell, ou même, dès 1953, par le romancier Richard Wright. Il importe peu. Même s'il ne s'agit pas d'une génération spontanée, le créateur est un très jeune homme aux dents pointues nommé Stokely Carmichael. Il l'a crié à la foule noire, au moment où les policiers l'arrêtaient pour transgression sur un terrain scolaire, à Greenwood, entre Memphis et Jackson. La foule noire a reçu le cri comme une révélation. Depuis lors, il scande les manifestations et les émeutes, de l'Atlantique au Pacifique : « Black power ! »

Les libéraux sont consternés. Leur brave effort avait pour but de créer une société incolore dans laquelle, blanc, métis ou noir, tout homme aurait été un Américain libre, égal et fraternel. Les progrès réalisés dans ce sens au cours des deux dernières années sont impressionnants. Acquis depuis longtemps dans le Nord, les droits politiques des Noirs ont fait dans le Sud des pas de géant. Les législations d'État qui s'opposaient à l'égalité raciale ont été démantelées. La condition économique des gens de couleur s'est sensiblement améliorée et le chômage, qui atteignait parmi eux le taux effrayant de 12 %, a déjà été réduit de moitié. Dans la plupart des grandes villes, des programmes d'urgence sont en cours d'exécution pour rénover un logement qui, tout défectueux qu'il soit au standard américain, pourrait dans son ensemble être envié par les Français. Or, loin d'apaiser les Noirs, ces progrès rapides et les promesses qui les prolongent coïncident avec une tension révolutionnaire des relations raciales. L'insécurité et la peur grandissent en Amérique. L'homme blanc trouve une jungle jusque dans sa blanche capitale aux deux tiers noire ou dans le métro de New York, prolongement souterrain de la ville interdite qu'est désormais Harlem.

Est-ce surprenant ? Pour les utopistes, oui. Pour les réalistes, non. Le problème ne résidait pas dans une inégalité, comme l'on crut le présumer. Il résidait dans une différence. Combler l'inégalité ne résout pas la différence. Les mots « black power » crèvent le cerveau d'illusions.

Cette formule retentissante, certains tentent de se faire croire qu'elle n'est qu'un simple cri d'éloquence jailli d'une tête surchauffée. D'autres y voient avec inquiétude l'ébauche d'un contre-racisme prêt à la violence. Le président Johnson a déjà averti que les émeutes retardent et compromettent les réformes. Le vice-président Humphrey a ajouté qu'il n'y a pas place en Amérique pour un racisme, quelle que soit sa couleur. Les leaders noirs consacrés comme Roy Wilkins et Martin Luther King se joignent à eux pour exorciser Black Power qu'ils jettent en travers de leur route. Ils redoutent de perdre l'appui des libéraux blancs qui les aident



Entre le 12 et le 15 juin 1966, après l'arrestation d'un homme noir accusé de vol à main armé, l'ouest de Chicago s'embrase. La Garde nationale est envoyée pour rétablir l'ordre.



Un membre de la communauté portoricaine blessé par un jet de pierre, pendant les émeutes. Martin Luther King appelle au calme, en vain.



Bobby Seale (à g.) et Huey Newton. Alors étudiants, ils fondent le Black Panther Party en octobre 1966 en Californie. Le mouvement, d'inspiration marxiste-léniniste et maoïste, est dissous en 1982.

physiquement et matériellement. « Si "black power" signifie nationalisme ou racisme noir, a dit King, nous aurons simplement remplacé une tyrannie par une autre. » Et Wilkins, président de la NAACP. dramatise : « Black Power means Black Death – le pouvoir noir signifie la mort des Noirs. »

FABRIQUEZ CHEZ VOUS DES LANCE-FLAMMES ET DES COCKTAILS MOLOTOV

Harlem, Bedford-Stuyvesant, Hough, Bronzeville, Watts… Surgis dans l'actualité mondiale, à la faveur de trois années d'émeutes, ces noms ne désignent plus des quartiers de Manhattan, Brooklyn, Cleveland, Chicago ou Los Angeles. Ils désignent des villes noires qui, demain, seront les places de sûreté de Black Power, comme La Rochelle et Montauban ont été au XVIe siècle pour les protestants français. Le lien national ne sera pas rompu, mais l'unité nationale le sera. Une confédération représentant les villes noires traitera d'égal à égal avec ce que Carmichael appelle le « so-called » — soi-disant — gouvernement des États-Unis. « Nous exigerons, disent les nationalistes, un plan Marshall de cent milliards de dollars. »

Le vent de la violence emporte l'Amérique noire. Les mouvements extrémistes organisent militairement les ghettos noirs. L'un d'eux, RAM., Revolutionary Action Movement, a eu pour président un certain Robert Franklin Williams qui, poursuivi pour l'enlèvement d'otages blancs, avait demandé l'asile à Castro. Jadis, cette collusion communiste eût disqualifié un leader de couleur, mais ces temps sont révolus. Williams (comme d'autres, y compris Carmichael), fait ouvertement cause commune avec Cuba, le Nord-Vietnam et la Chine. Par l'intermédiaire d'agents de liaison, il transporte les méthodes de la guérilla suivant Mao Tsé-toung au ghetto noir. « Les Afro-Américains doivent recourir à l'arsenal du pauvre, le cocktail Molotov, la bombe

au vitriol, etc. Des lance-flammes peuvent être fabriqués à la maison. Les tireurs de toit et les jets de projectiles enflammés rendront la rue intenable aux coups fascistes des blancs.» Selon le magazine «Life», un noyau de jeunes fanatiques, les Five Percenters, sont prêts à appliquer ces consignes farouches. «10 % des Noirs sont les complices des Blancs ; 85 % sont passifs ; 5 % – nous – entraîneront les seconds et châtieront les premiers, écrivent-ils.»

Les Five Percenters ne rêvent pas. L'enquête du grand jury de Cleveland vient d'établir que les incidents récents ont été machinés par une bande d'environ deux cents jeunes gens se donnant le nom de Black Panthers.

Le plus trivial des incidents – un tenancier de bar refusant de la glace à un client – leur a été un prétexte suffisant pour ameuter 60000 Noirs et déclencher une émeute se soldant par plusieurs millions de dollars de dégâts et par quatre morts.

Pathétique, Martin Luther King s'accroche à sa doctrine de la non-violence. Il eut son apothéose, il y a trois ans, sur le Mall de Washington, lorsqu'il entonna une sorte de rhapsodie dont la sincérité corrigeait le ridicule. Le prix Nobel de la paix lui fut décerné dans l'intention louable de le consacrer aux yeux des masses noires. Prix Nobel perdu ! King est aujourd'hui soit conspué par ses frères de couleur, soit tourné en ridicule ; il prêche la non-violence, a remarqué le chef de la police de Chicago, mais partout où il va la violence éclate. Quittant sa base d'Atlanta, il s'est installé dans ce Chicago où un demi-million de Noirs cuisaient l'été, dans la fournaise de leurs quartiers surpeuplés. Le 12 juillet, lorsqu'il voulut prévenir l'émeute, sa prédication fut interrompue par un concert terrible : «Hate ! Hate ! Hate !» Les Noirs américains s'entraînent à haïr. Levier puissant.

«Vous êtes un homme civilisé et cultivé, a dit le reporter de "Life" à un militant du RAM. Si j'étais sur votre ligne de tir, presseriez-vous sur la détente ? – Sans un clignement d'œil, baby.»

UN JOUR OU L'AUTRE, LES ÉMEUTIERS TIENDRONT LA RUE

Guerre civile ? Oui. Les chefs de la police confirment l'armement des ghettos noirs. «Ils ont, disent-ils, jusque des bazookas.» Ils ont aussi des fabriques d'armes qui peuvent manufacturer tout le matériel nécessaire à la bataille de rue — tâche facile en Amérique où l'outillage, le métal, les ingrédients, la force motrice, la main-d'œuvre abondent. Il y a dix ans, les patriotes de Budapest luttaient face aux chars soviétiques avec un armement fabriqué dans la pénurie d'un régime collectiviste et sous la vigilance d'un État policier. Les nationalistes de Harlem sont en mesure de faire mieux.

Déjà, dans chaque émeute majeure, on doit mobiliser la Garde nationale. Dans une Amérique de près de 200 millions d'habitants, comptant 130 villes de plus de 100000 âmes, il n'existe que 380000 policiers submergés dans une délinquance adulte et juvénile intensive, une mer de paperasse et une broussaille de lois protégeant les droits individuels. Les activistes noirs et les libéraux blancs travaillent à la démoralisation des gardiens de l'ordre en tentant de faire établir dans chaque municipalité une commission habilitée à recueillir les plaintes contre les brutalités policières. Le «cop» tremble devant des chefs qui tremblent eux-mêmes devant des politiciens tremblant devant le suffrage noir. À Cleveland, le commissaire de police Wagner avait recommandé de ne pas faire d'arrestations pour ne pas aggraver la tension. On photographia des Noirs pillant des boutiques, emportant des réfrigérateurs ou des téléviseurs devant des policiers impuissants.

Il est inévitable qu'un jour ou l'autre les émeutiers gardent le terrain, qu'un ghetto noir aspirant au self government brave les États-Unis et proclame son indépendance. L'Amérique se trouvera devant une option dramatique : céder ou recourir aux grands moyens. Le jeu des extrémistes noirs est sur l'offensive. Actuellement, ils ont le vent en poupe. Ils se grisent de faire peur. Ils accablent l'homme blanc, «whitey», sous un torrent d'injures ordurières. Ils exploitent tout ensemble sa mauvaise conscience et son appréhension devant une race facilement frénétique. Mais il se produira inévitablement un choc en retour. Les premiers à le savoir sont les leaders de la N.A.A.C.P. et de la National Urban League. Américains de vieille date, à la différence des agitateurs venus des Indes occidentales, ils connaissent leur pays et savent la brutalité vitale qu'il garde en réserve sous son formalisme et sa phraséologie. Ils tremblent aussi. À bon escient.

Autour d'eux, les Noirs américains font le vide. Ils ont contre eux les puissants syndicats ouvriers, dépositaires, eux aussi, d'une force physique redoutable. Ils dressent contre eux les masses, encore mal assemblées, Porto-Ricains, Italiens, Slaves, dont ils partagent les quartiers résidentiels. Ils eurent longtemps pour eux la grande bourgeoisie juive, passionnée pour la défense de toutes les causes raciales — mais la bourgeoisie juive découvre ce que savent depuis longtemps ceux qui ont pris la peine d'étudier Harlem : l'antisémitisme noir. La Federation of Jewish Philanthropies, l'American Jewish Congress soutenaient le Congress of Racial Equality (Core) ; ils se dérobent — et l'association est en faillite — depuis que les dirigeants de Core ont endossé le Black Power. «Nous sommes préoccupés, a déclaré le philanthrope juif Joseph Willen, par la tendance au racisme et spécialement par le développement de l'antisémitisme que nous observons chez les Noirs.» Il y a beau temps que les boutiques juives sont régulièrement pillées dans toutes les émeutes et que dans la macédoine qu'est East New York, les communautés juives orthodoxes ont organisé de rudes commandos d'autodéfense contre leurs voisins noirs.

«C'EST PIRE QU'AU VIETNAM !»

Une autre organisation de défense fait parler d'elle depuis quelques semaines : Sponge, sigle du titre suivant, légèrement humoristique : Society for the Prevention of Negroes Getting Everything — Société pour empêcher que les Noirs obtiennent tout. Semi-secrète, il n'est pas difficile de discerner qu'elle se recrute dans les gangs de rues décrits maintes fois par la presse et le cinéma. Des deux côtés, la violence se polarise autour des extrêmes : Sponge contre RAM, hooligans blancs contre terroristes noirs.

Le maire de New York, John Lindsay, qui ne cesse de parcourir les quartiers explosifs avec plus de courage que de résultat, a eu l'idée de réunir dans son cabinet quelques-uns des meneurs. Il a pris la main noire de Vincent Jones et l'a mise dans la main blanche de James McMenemon, leader du Sponge. Prisonniers du premier magistrat municipal, les deux garçons ont promis de «cool it» – d'apaiser la situation. Des camions à haut-parleur ont parcouru East New York, au début de la nuit du 23 au 24 juillet, en proclamant qu'une trêve était conclue. Elle a duré une heure. Puis une violente bagarre, avec accompagnement de cocktails Molotov et de coups de feu, a ébranlé Blake et Alabama Avenue. Le lendemain, un flot de familles pantelantes entassaient leurs hardes dans leurs voitures et fuyaient le quartier en disant : «C'est pire qu'au Vietnam !»

Ceux qui parlent du «problème noir» aux États-Unis commettent une erreur de langage. Un problème implique une solution. Il n'y a, dans le présent, aucune solution concevable à l'affrontement de la nation blanche et de la nation américaine d'origine africaine. Sans doute, dans l'avenir, se sépareront-elles, comme le prêchent les nationalistes noirs, mais il est impossible de prévoir le délai, les conditions et les formes de ce divorce.

Les Français doivent réfléchir. Il existait, paraît-il, un programme d'immigration qui aurait pour but de porter la population de la France à un million de têtes en 1980. Un million, cela peut signifier 4 ou 5 millions dans une génération ou deux. Le racisme, avec ses théories préférentielles et odieuses, n'a rien à voir avec la constatation de fait que des groupes humains dissemblables et opposés en tout ne peuvent se mélanger. Toute immigration qui s'appuierait sur une possibilité d'assimilation par le sang est une guerre civile en puissance. Le creuset, à fondre les éléments irlandais, allemands, italiens, juifs, hongrois, slaves, arméniens, polonais, arabes, etc. Il échouait devant le lingot noir. Ce n'est pas sans une profonde raison. ■

SCIENCES, MÉDECINE, ESPACE…

L'EXPLOSION DU PROGRÈS

1966, année atomique. Refusant de dépendre de la protection nucléaire américaine, la France se dote d'une force de frappe pleinement souveraine. Une volonté d'indépendance qui va de pair avec la modernisation technologique du pays au cœur des Trente Glorieuses : médecine, industrie automobile, aéronautique… tous les secteurs décollent ! Cette alliance d'un État stratège et d'entrepreneurs visionnaires, les États-Unis la mettent au service d'un des rêves les plus fous de l'humanité : la conquête de l'espace, et de la Lune



11 septembre 1966. Depuis le croiseur « De Grasse », en tenue anti-radiations, le général De Gaulle déclenche le tir Bételgeuse, le 21e essai nucléaire français et le 4e dans le Pacifique. C'est aussi le seul auquel assista le président. À g., le ministre Alain Peyrefitte.



MURUROA
LA FRANCE DANS LE CLUB DES GRANDS

Le 4 octobre 1966, l'atoll est le théâtre de l'essai Sirius, tiré depuis une barge posée sur le lagon. Sa puissance ? 13 fois celle de la bombe d'Hiroshima. Après l'indépendance algérienne et l'abandon des sites sahariens, la France a choisi la Polynésie française pour son isolement géographique.





L'HEURE DES INVENTEURS

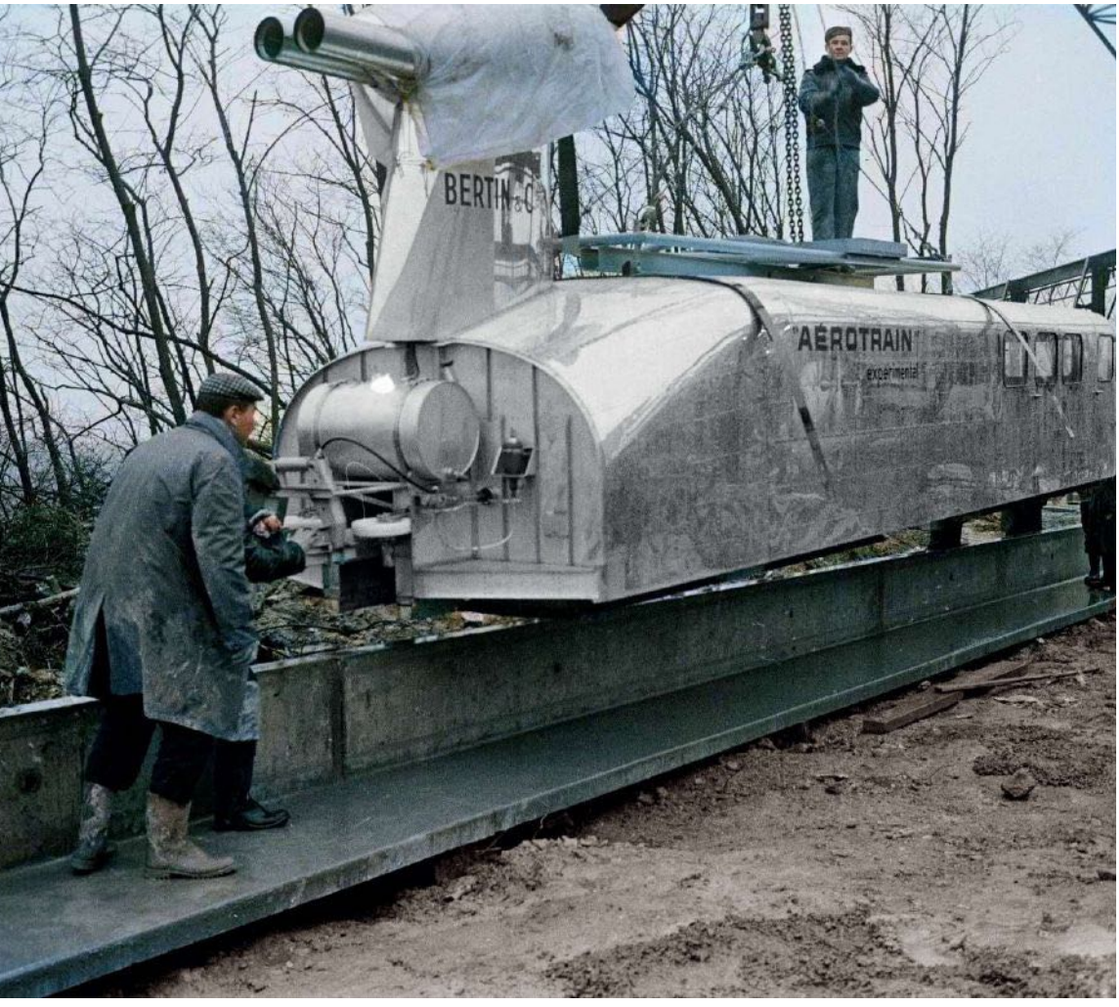
Oléron n'est plus une île. Après deux ans de travaux, le pont de l'entreprise Campenon-Bernard est inauguré le 21 juin 1966. Avec ses 2862 mètres, il est le plus long de France métropolitaine jusqu'en 1974, et le 3e à ce jour.

Le Mirage vertical. En mars 1966, dans un hangar, où Dassault Aviation et Sud-Aviation construisent le Mirage III V 01. Un modèle d'avion de chasse à décollage et atterrissage verticaux qui restera à l'état de prototype, en raison de son coût.

Capitaine d'industrie. Le 30 septembre 1966, le général de Gaulle inaugure le 53e salon de l'automobile en présence de Jean-Luc Lagardère, le charismatique directeur de Matra.

Le rêve fou de l'ingénieur Bertin. Le 11 février 1966, premiers essais de l' Aérotrain, qui se déplace sur coussin d'air. Certains prototypes battent des records de vitesse, préfigurant le TGV.

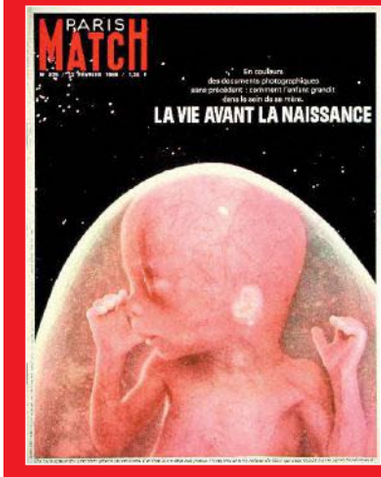




EN COUVERTURE
LE MONDE DE DEMAIN EST LÀ



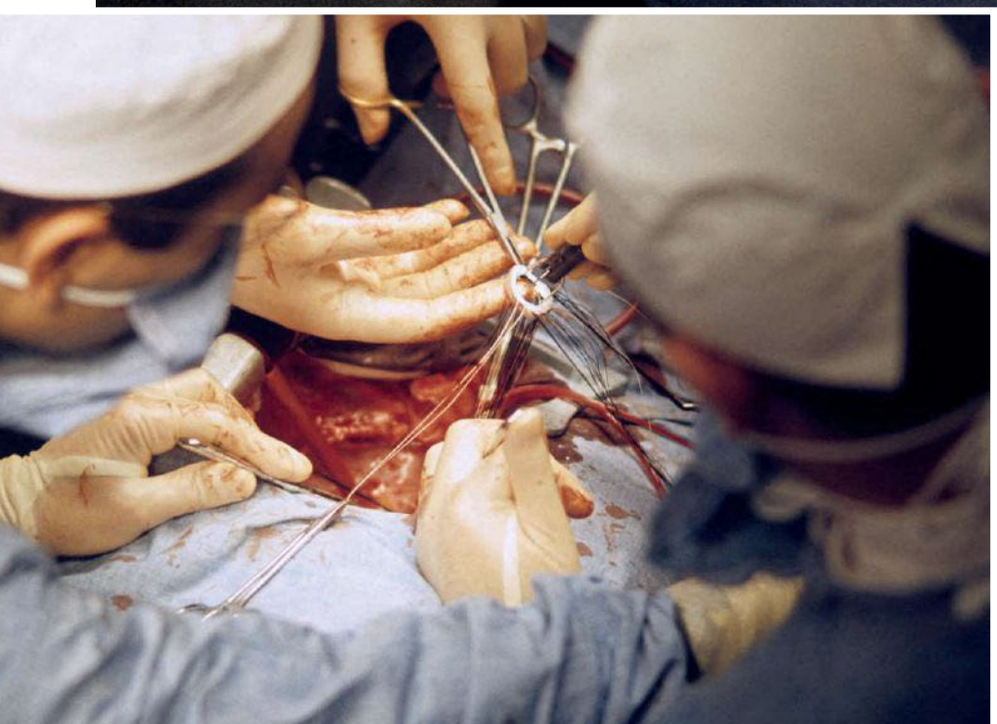
En décembre 1965, la mission Gemini VII de la Nasa confirme la possibilité physiologique humaine d'effectuer un trajet Terre-Lune.



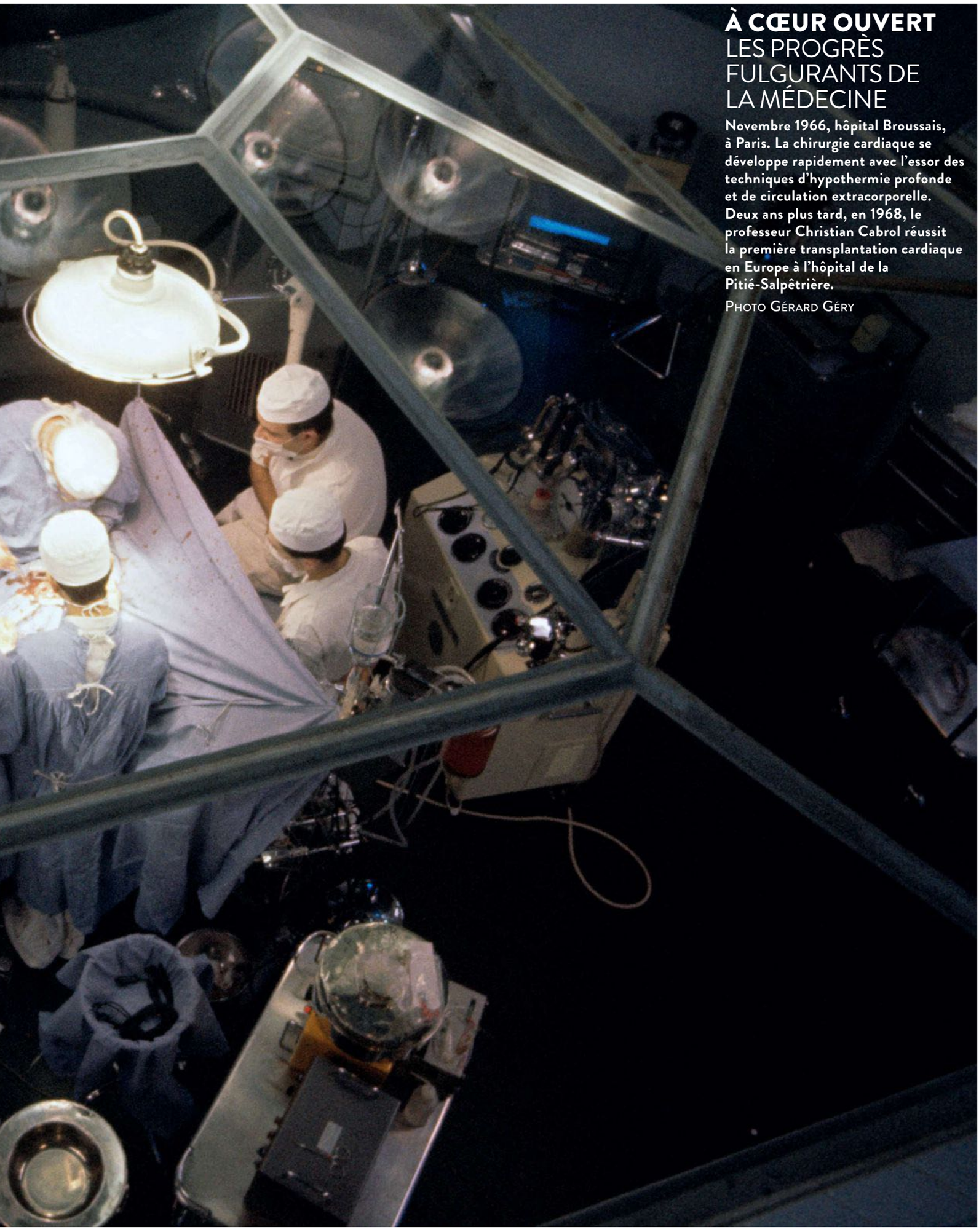
Fœtus superstar. Une image rendue possible par les progrès de l'échographie obstétricale.



Le réacteur dorsal, une invention en plein boom ! Même James Bond l'utilise dans « Opération Tonnerre », sorti en 1965.



Le geste qui sauve. Une valve plastique va être implantée au niveau du cœur défaillant du patient par l'équipe de chirurgiens.



À CŒUR OUVERT LES PROGRÈS FULGURANTS DE LA MÉDECINE

Novembre 1966, hôpital Broussais, à Paris. La chirurgie cardiaque se développe rapidement avec l'essor des techniques d'hypothermie profonde et de circulation extracorporelle. Deux ans plus tard, en 1968, le professeur Christian Cabrol réussit la première transplantation cardiaque en Europe à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

PHOTO GÉRARD GÉRY



GEMINI VII
« NOTRE JOURNAL DE BORD AUTOUR DE LA TERRE »

Quinze jours en orbite, enfermés dans une capsule minuscule, à enchaîner expériences, pannes et manœuvres millimétrées mais premier rendez-vous spatial et record toutes catégories de durée à bord d'un satellite. Pourtant à ce stade, la Lune est encore loin…

Paru dans Paris Match n° 876 du 22 janvier 1966

PAR **FRANK BORMAN** ET **JIM LOVELL**

1ER JOUR « ON DIRAIT LES PLUMES D'UNPAON »

À bord de Gemini VII. Nous venons à peine d'être placés sur orbite quand Elliot See nous annonce que l'on prépare déjà le départ de Gemini VI. Nous nous installons puis entamons la première des expériences : rester à proximité de la fusée porteuse. Nous faisons pivoter notre capsule et, soudain, la fusée nous apparaît. Elle crache son carburant liquide et roule sur elle-même. Les particules gelées reflètent toute la gamme des couleurs : on dirait les plumes d'un paon. Pendant une vingtaine de minutes nous nous maintenons aussi près d'elle que possible. Enfin, nous nous éloignons.

Nous retirons nos cagoules et nos gants. Nous attachons les anneaux de pressurisation. L'heure du premier dîner arrive : cubes de cacahuètes, pâté, salade de fruits, pudding. Le pâté est réellement exécrable. Pour cette première nuit, nous nous assoupissons à tour de rôle.

2E JOUR SPAGHETTI AU PETIT DÉJEUNER

Dès le réveil, nous nous essuyons avec les petits carrés de linge. En faisant sortir quelques gouttes d'eau du siphon, nous arrivons à nous laver convenablement le visage. Nos « soigneurs » ont oublié de diviser la nourriture : il nous arrivera d'avoir des spaghetti et du thon à la tomate au petit déjeuner.

Nous mettons en marche le répondeur électronique : il fonctionne très bien. L'appareil de navigation céleste ne fonctionnera jamais. Après le dîner, nous faisons nos occupations ménagères. Il faut éviter tout désordre. Nous vérifions que tous les instruments sont bien à leur place. Une ampoule reliée à la pile à combustible s'allume : nous pensons à un mauvais contact, mais la possibilité d'un défaut nous préoccupe.

3E JOUR UN NOM POUR LA TERRE : LA PLANÈTE BLEUE

Nous assistons au départ d'une fusée Polaris lancée par un sous-marin. Une fumée blanche jaillit du bleu de l'océan. Pendant quelques secondes, on a l'impression qu'elle monte vers nous.

Nous prenons des photos du Mexique, de la Voie lactée et de Houston. La nuit venue, la Terre est d'un bleu absolument uniforme. Si un Martien pouvait l'observer, il l'appellerait sans aucun doute "la planète bleue".

4E JOUR SEIZE SECONDES POUR CORRIGER NOTRE ORBITE

Notre tâche principale sera la mise en route des fusées directionnelles afin de modifier légèrement notre orbite : un allumage de 16 secondes et demie. Houston nous envoie de la musique, mais la réception est mauvaise.

Notre programme est tellement chargé que nous n'avons guère le temps de nous ennuyer. Nous faisons parfois un somme. Frank lit un roman de Mark Twain, Jim lit « Tambours sur le Mohawk ».

5E JOUR DÉCOUVERTE : LA GASTRONOMIE DANS L'ESPACE

Journée de routine : tests médicaux, expériences, photos. Plus notre séjour se prolonge, plus nous apprécions la nourriture, surtout les jus et les desserts. En revanche, certains aliments restent difficiles à avaler. Quand la température baisse, la faim l'emporte et nous dévorons n'importe quoi.

6E JOUR JIM MET EN MARCHE L'ORDINATEUR

Deux rectifications de notre orbite. Jim met en route l'ordinateur : tout marche à la perfection. Nous parcourons une orbite presque circulaire, à une hauteur de 294 à 298 kilomètres.

7E JOUR LA TERRE SE RECOUVRE DE NUAGES

La pile à combustible nous donne des inquiétudes sérieuses. Une cellule s'est remplie d'eau. Nous parvenons à la faire fonctionner de nouveau. Les nuages s'accumulent et masquent la Terre, nous obligeant à renoncer à certaines expériences.

8E JOUR ATTENTION ! NOTRE CAPSULE CULBUTE

Nous nous réveillons par un froid glacial. La capsule roule sur elle-même en exécutant des culbutes rapides. Nous découvrons que la machine de condensation agit comme une fusée directionnelle. Frank rétablit notre assiette normale.

9E JOUR NOUS APPRENONS LE FAUX DÉPART INCROYABLE

Gemini VI doit être lancée. Nous survolons cap Kennedy, la radio transmet le compte à rebours. Soudain, la fusée refuse de partir. À bord de Gemini VI, les moteurs sont mis à feu mais rien ne se passe. Schirra doit décider : s'éjecter ou rester. Le moment le plus angoissant ne dure que quelques secondes. Finalement, un nouveau lancement est prévu.

Nous avons battu le record de durée. Nous pouvons ôter nos tenues spatiales. Nous survolons l'Amérique du Sud : une balade sensationnelle.

10E JOUR TRAVAIL DE NUIT : DÉCOMPTE DES MÉTÉORITES

La nuit, nous éteignons les lumières pour observer. Lors d'un passage, nous voyons trois météorites. Au suivant, 206 lueurs.

11E JOUR SOUCIS AVEC LA PILE À COMBUSTIBLE

Nous suivons le cône d'une fusée Minuteman. Les ordinateurs au sol ont travaillé avec une précision remarquable. Nous commençons à nous sentir crasseux. Les deux ampoules de la pile s'allument ensemble. Nous essayons de ne pas y penser.

12E JOUR SCHIRRA ET STAFFORD FONCENT VERS NOUS

Gemini VI est enfin partie. Nous préparons le rendez-vous.



L'HOMME FLOTTE DANS L'ESPACE

Buzz Aldrin en sortie extravéhiculaire lors de Gemini 12, la dernière du programme, en novembre 1966. Grâce au succès de Gemini, les Américains reprennent l'avantage sur les Soviétiques dans la course à l'espace.

L'approche exige un pilotage extrêmement précis. Nous apercevons un point brillant : c'est Gemini VI.

Nous nous rapprochons progressivement. À quelque quarante mètres, nous nous regardons. Le premier rendez-vous de l'espace est réussi. Nous nous rapprochons encore, jusqu'à quelques dizaines de centimètres. Un spectacle absolument fantastique.

13E JOUR GEMINI VII : DE NOUVEAU SOLITAIRES

Nous essayons de photographier le départ de Gemini VI, mais certaines fusées sont hors d'usage. Nous nous sentons terriblement seuls. Nous n'avons presque plus de carburant.

14E JOUR NOUS UTILISONS NOS DERNIERS FILMS

Nous utilisons toutes les pellicules restantes. Nous rangeons la capsule et révisons la check-list. Nous sommes passablement nerveux et dormons peu.

15E JOUR LA RÉCUPÉRATION : UN MODÈLE DU GENRE

Réveil à 3 heures du matin. Après un dernier repas, nous déclenchons les rétrofusées. La décélération nous paraît d'une force extraordinaire. La récupération se passe à merveille. Quelques minutes après l'amerrissage, on nous hisse à bord de l'hélicoptère. Au terme de quinze jours dans l'espace, nous nous sentons incroyablement satisfaits.

CONSOMMATION, VACANCES, DIVERTISSEMENTS

L'APOGÉE DES TRENTE GLORIEUSES

Une société entre corsaires des ondes et médias encadrés par l'État. Dans la France gaullienne, c'est l'âge d'or des classes moyennes et de leur mode de vie : baby-boom, généralisation des logements équipés, explosion de la télévision dans les foyers, voiture reine, essor des loisirs et des « grandes vacances » incarnées par Louis de Funès au cinéma… Une modernisation matérielle, mais pas encore politique, prélude aux contestations sociales et culturelles qui culmineront en mai 1968.



Bienvenue à « Radio Sutch ». Entre 1964 et 1967, cette station pirate britannique émettait depuis un ancien fort militaire en mer du Nord, afin de contourner le monopole d'État sur la radio. Au premier plan, David Edward Sutch, son fondateur.

RADIO PIRATE ET TÉLÉVISION UN NOUVEAU MONDE ENTRE DANS LE SALON



Pierre Lazareff (à g.) et Pierre Desgraupes, deux des principaux producteurs de « Cinq colonnes à la une », sur l'ORTF. Le premier magazine d'information français, diffusé de 1959 à mai 1968, jouit d'une grande popularité et d'une certaine liberté d'esprit malgré le contrôle étroit du ministère de l'Information.

Photo Philippe Bataillon

LA MODE DU PORTE CLEFS

Voici venu le temps des « copoclephiles », les collectionneurs de ces petites babioles. Une invasion rendue possible par la démocratisation des matières plastiques et l'imagination des entreprises, qui s'en servent comme supports publicitaires. Ici Laurencia, « miss Porte-Clés », avec sa robe de 5 kilos, couverte de 500 modèles.

PHOTO FRANÇOIS PAGÈS







SCÈNE DE MÉNAGE
L'IVRESSE DE LA CONSOMMATION

Guy Bedos et sa femme Sophie Daumier n'en reviennent pas… À l'image du couple, les classes moyennes s'équipent massivement en appareils électroménagers grâce à la hausse du niveau de vie et au décollage de la production industrielle. Dès 1968, Darty ouvre à Bondy la première grande surface française spécialisée dans les produits domestiques.

Photo René Vital



NATIONALE 7
LA RUÉE VERS LE SUD…

Juillet 1966. Peugeot 404, Citroën DS… Tous les modèles défilent sur la mythique « route bleue » chantée par Trenet, qui relie Paris à Menton sur 996 kilomètres. Ici à Tourves, village du Var, cet axe symbolique du tourisme de masse prend des airs de salon de l'auto. Quitte à rendre l'air irrespirable.

PHOTO PATRICE HABANS

AU PRIX DE 17 000 MORTS PAR AN

Avec l'explosion du parc automobile, la France devient l'un des pays les plus dangereux d'Europe occidentale en matière de circulation. Le nombre de tués ne cesse d'augmenter jusqu'en 1972 et l'instauration d'un Comité interministériel de la sécurité routière.



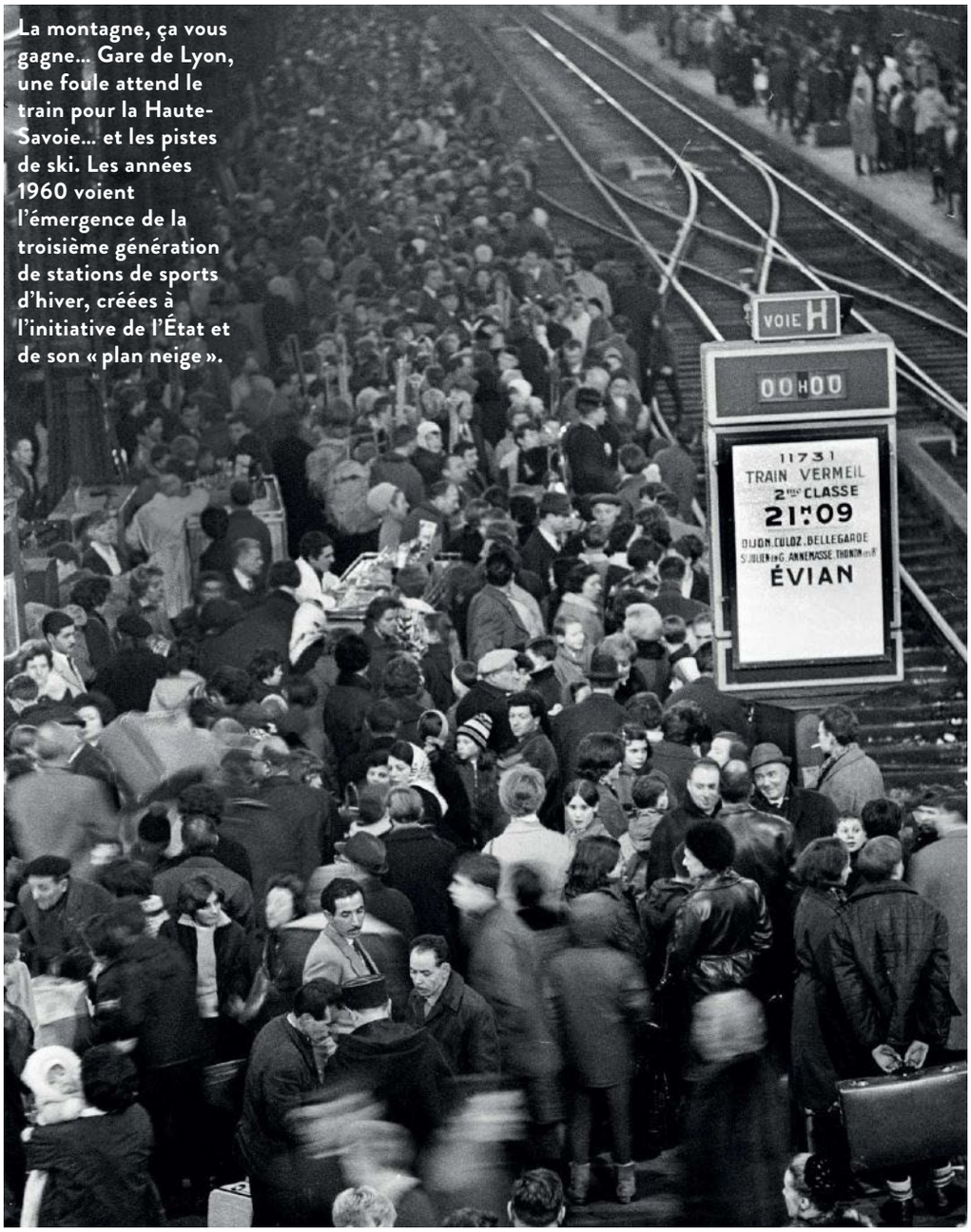


Contrôle d'un conducteur à l'arrière d'une estafette. C'est la grande époque des « Gendarmes », la saga culte de Jean Girault mettant en scène Louis de Funès.

TOUS EN VACANCES
TRENTE ANS APRÈS LES CONGÉS PAYÉS LA SOCIÉTÉ DES LOISIRS POUR TOUS

Août 1966. Finie la « plage abandonnée »… Celle de Pampelonne est désormais prise d'assaut par les tentes, les caravanes et les campings de luxe. Saint-Tropez n'a déjà plus rien du petit village de pêcheurs qu'avait connu BB adolescente, et qu'elle a contribué à populariser malgré elle.

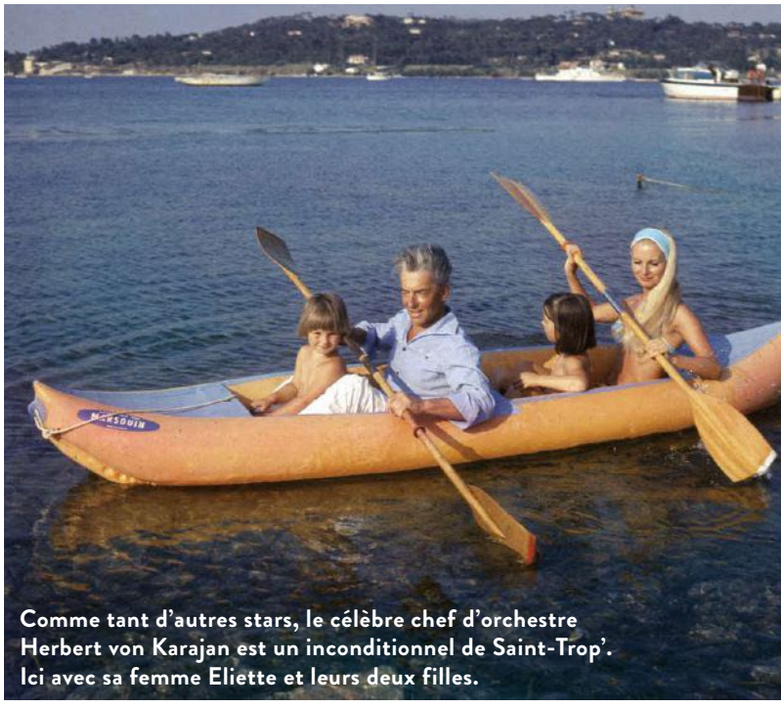
PHOTO TONY SAULNIER



La montagne, ça vous gagne… Gare de Lyon, une foule attend le train pour la Haute-Savoie… et les pistes de ski. Les années 1960 voient l'émergence de la troisième génération de stations de sports d'hiver, créées à l'initiative de l'État et de son « plan neige ».

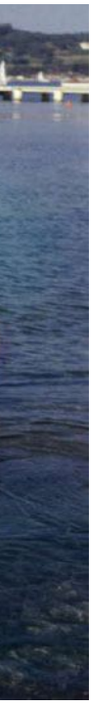


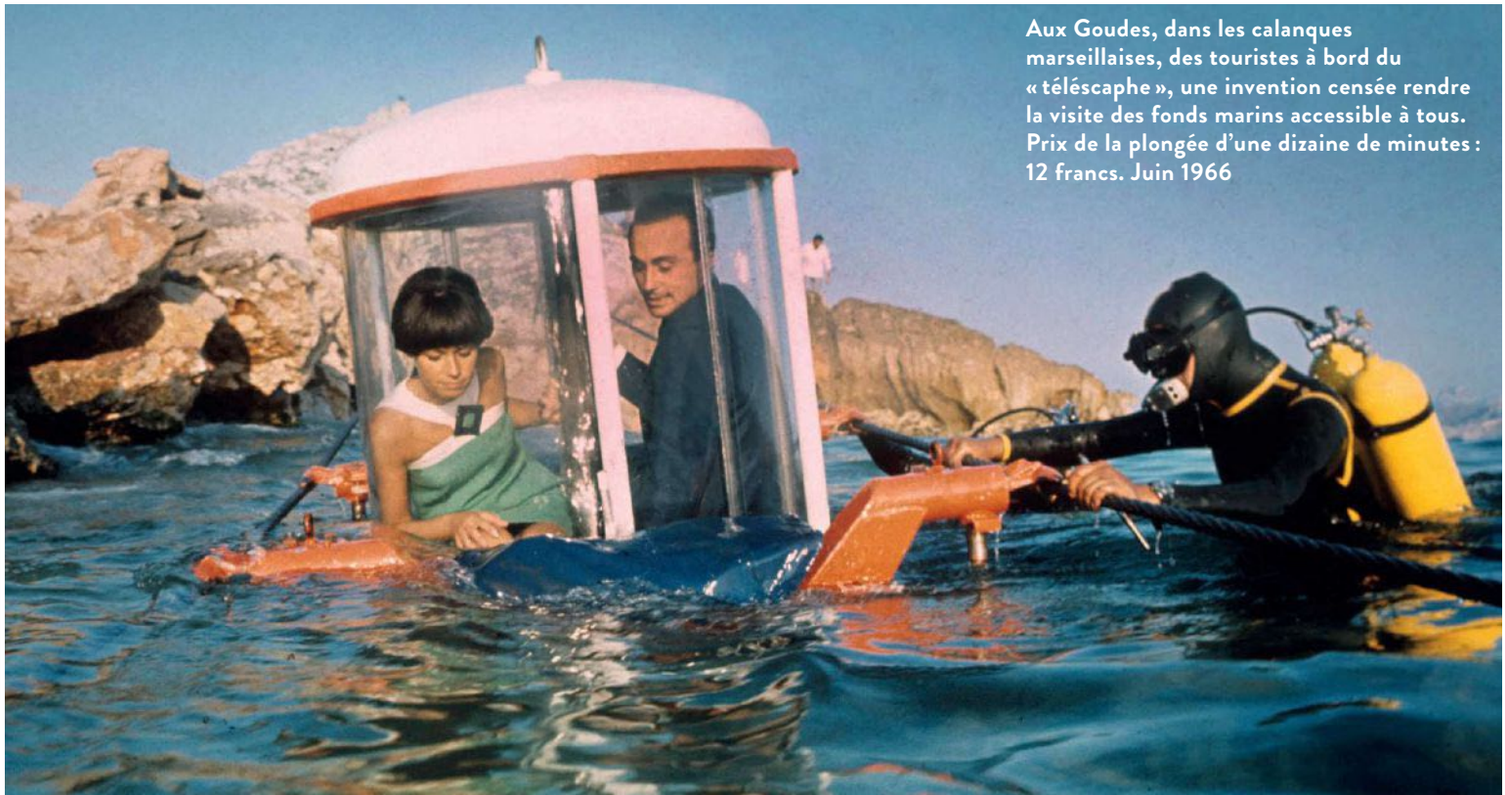
Même sur les cimes de Méribel, Brigitte Bardot ne se sépare pas de sa Rolls cabriolet. Sa présence contribue à faire de la station de la vallée de la Tarentaise le rendez-vous des « rich and famous ». Janvier 1966



Comme tant d'autres stars, le célèbre chef d'orchestre Herbert von Karajan est un inconditionnel de Saint-Trop'. Ici avec sa femme Eliette et leurs deux filles.







Aux Goudes, dans les calanques marseillaises, des touristes à bord du « téléscaphe », une invention censée rendre la visite des fonds marins accessible à tous. Prix de la plongée d'une dizaine de minutes : 12 francs. Juin 1966



PARC DE LOISIRS
LE FAR-WEST À CÔTÉ DE PARIS

Juin 1966. À Étréchy, en Essonne, c'est tout l'univers des cow-boys qui a été reconstitué à l'identique : ranch, saloons, village d'Indiens… Une passion alimentée par la vogue du western spaghetti. « Le Bon, la Brute et le Truand », de Sergio Leone, va bientôt sortir au cinéma.

PHOTO PHILIPPE LE TELLIER



PETIT ÉCRAN
DES SÉRIES D'UN NOUVEAU GENRE

1. « Kiri le clown », série d'animation jeunesse diffusée sur la première chaîne de l'ORTF.

2. Après « Belphégor », en 1965, Yves Rénier (à g.) triomphe dans « Les globe-trotters » au côté d'Edward Meeks.

3. Dans le feuilleton « L'âge heureux », Delphine Desyeux (à g.) et Anne Rongière nous font entrer dans la danse et les coulisses de l'Opéra

4. De 1963 à 1966, la France est accro aux aventures de « Thierry la Fronde », incarné par Jean-Claude Drouot (au centre)

5. Emblématique de l'esthétique sixties, la série britannique « Chapeau melon et bottes de cuir », programme culte du samedi soir. Ici Diana Rigg et Patrick Macnee.

6. Bien avant Tom Cruise, « Mission impossible » s'impose comme une série d'espionnage majeure à l'heure de la guerre froide











LSD
MENACE SUR LA JEUNESSE

Après avoir fait des ravages aux États-Unis et en Angleterre, le LSD menace désormais la France, au point que le gouvernement prépare une nouvelle législation sur les hallucinogènes. Jean Cau, prix Goncourt 1961, a décidé d'enquêter sur cette drogue qui dévaste la jeunesse — et s'est retrouvé un soir témoin d'une « LSD-partie » quelque part entre Notre-Dame et Saint-Germain-des-Prés. Il en revient effrayé.

Paru dans Paris Match n° 914 du 15 octobre 1966

PAR **JEAN CAU**

Je ne me suis jamais drogué. J'ai horreur et j'ai peur de la drogue. Je ne me droguerai jamais. Je trouve indigne — sous prétexte de plongées à je ne sais quels abîmes, de découvertes, de révélations et de sensations «nouvelles» — qu'un homme entreprenne systématiquement sa propre destruction. Je trouve effrayant qu'un homme démissionne de sa volonté et se laisse glisser dans l'irresponsabilité. Je dis que la drogue est démission de tout et qu'elle est stérile. La stérilité, qu'elle soit celle du cœur, de l'intelligence ou de la sensibilité est pire que la mort lorsqu'elle est provoquée. Elle fabrique des morts-vivants, des loques qui n'accrochent de leurs mains flasques ni le drame ni la joie. Bref, je ne me drogue pas, ne me suis jamais drogué, et ne me droguerai jamais.

Le maître de maison a bien fait les choses. Il est drogué de la racine des cheveux à la pointe des orteils, le maître, mais il doit posséder une cervelle coulée en un métal assez rare et qui lui permet de conserver le geste rapide et précis, l'œil vif et la parole claire. La drogue c'est son affaire. J'ai connu, dans des cercles, des joueurs professionnels. Ils avaient vu des générations de joueurs disparaître dans la ruine, la folie ou le suicide. Eux, professionnels, tenaient le coup. Lorsqu'on est totalement «malade», la maladie ne vous est rien.

Le maître de maison, en robe de chambre noire, s'affaire et s'excuse. Avec les vacances, les LSD-parties se sont transportées sur la Côte d'Azur, à Antibes, à Sainte-Maxime, à Saint-Tropez surtout. Ce soir, c'est très intime. Il y a là Pierrot, 22 ans, photographe d'occasion ; Bernard, 25 ans, et qui, dit-on, est peintre. Il y a un jeune photographe suisse qui m'accompagne, le maître de maison et moi.

Pierrot, qui a une bonne tête de jeune taurillon aux traits lourds, n'a encore jamais pris de LSD. Il fume, évidemment, il fume beaucoup d'herbe, mais n'a jamais tâté du LSD. Ce soir, nous fêtons son entrée en LSD. Il est prévenu. Il sait ce qui l'attend. Bernard, lui, est un vétéran. Il en a déjà pris une bonne dizaine de fois. Pantalon noir et étroit, demi-bottes, chandail noir, ceinture de cow-boy d'opérette constellée de rubis et d'émeraudes de verre, cheveux très longs, bague de fakir de foire au doigt. Drôle de type. Il transpire la féminité par tous ses pores et, pourtant, la voix, le regard sécrètent je ne sais quelle étrange force. S'il ne devient pas fou avant, ce gars-là est de la race des professionnels.

Le maître de maison propose une assiette. « Quelques sucreries, messieurs ? » Sur l'assiette, des morceaux de sucre imbibés de LSD enveloppés – artisanalement — de papier d'étain. Bernard et Pierrot croquent leur sucre. Le photographe suisse et moi refusons poliment. Nous sommes là pour voir.

Il est 21 heures. La chambre où nous sommes est de plafond bas, aux murs peints noir et rouge. Un lit-alcôve. Des livres. De la lumière dorée que diffusent des lampes. Il ne se passe rien. Nous devisons calmement.

— C'est dosé à combien ? — À 250 microgrammes. En principe, on dose en fonction du poids de l'individu. 250 microgrammes, c'est bien, c'est une très bonne dose moyenne.

Son LSD — voici le flacon qu'il exhibe hors du réfrigérateur — est excellent. Il vient d'Angleterre. Il est très pur.

21 h 30. Pierrot, qui s'est allongé sur le lit, commence à « partir ». C'est normal. C'est la première fois. Or, la première fois — l'initiation — est toujours difficile. On « monte » pendant quatre heures environ. — Montée difficile, dit le maître. La première fois, il faut parfois traverser l'enfer avant d'atteindre le paradis.

Pierrot « part » de plus en plus. Il voit, dit-il, des couleurs et des musiques qui s'inscrivent, des lettres, des peintures. « Oh ! quel beau bleu ! Vous êtes bleus, tous bleus, profondément bleus. Ça bouge partout. Quelque chose d'op art. Je comprends tout. C'est tout en couleurs, pas du tout bizarre. Est-ce que je suis là depuis longtemps ? »

« LES HEURES LES PLUS ATROCES, LES PLUS FURIEUSES ET LES PLUS INQUIÈTES DE MA VIE ! »

22 h 30. Pierrot est complètement « parti ». «Tout est petit, tout est grand. Moindre bruit, c'est un bruit énorme. Je vois des gens qui se mangent la tête. Mer. Poissons. Vagues. C'est surhumain, parce que je ne me sens plus de corps. Qu'est-ce que c'est beau ! » Il regarde ses mains, se dresse sur son séant, marmonne, rit, se recouche. Il délire doucement sans trop déranger l'atmosphère paisible de notre réunion.

Bernard, lui, est toujours taciturne. Il écoute les musiques afghanes et indiennes — aigres, obsédantes jusqu'à user les nerfs — qui sourdent de l'électrophone depuis plus d'une heure. Il regarde sa main raide et tendue. La main tremble à toute vitesse, comme les ailes d'une mouche qui fait du sur-place. J'étends ma main. Elle ne tremble pas.

Minuit. J'exige qu'on arrête Pierrot, dont le délire va s'amplifiant. Verre d'eau. Trois cachets. Pierrot repousse le verre, la main ouverte. On



essaie de lui introduire les cachets dans la bouche. Il les crache. Les mâchoires de Pierrot claquent, sec, au ras de mes doigts. Dans l'état épileptoïde où il se trouve, s'il m'avait attrapé les doigts, il me les tranchait.

Le maître arrive avec sa seringue, aiguille en avant. Pierrot se libère, expédie une ruade qui casse en deux le maître et l'expédie, avec seringue et aiguille, à l'autre bout de la pièce. On appelle le toubib. Il ne peut pas venir, il a une urgence.

Il s'agit de ne pas perdre la face. Mais soudain quelle face ? Coup de massue. Horreur. Je me vois et me sais drogué à craquer. Il faut freiner à tout prix. J'avale les cachets. « Puisque vous avez voulu voir, il était normal que je vous drogue. C'est la règle du jeu. Sinon, jamais vous n'auriez assisté à ça », me dit le maître des lieux.

1 h 15. La rue. Hors du cocon de la chambre, des lumières, des murs. Le choc. Je marche dans une aura. Je marche à l'intérieur de ma silhouette. Je me sens « flou ». Ça va très mal.

Des heures et des heures. J'éteins. Je ferme les yeux. Alors, ça commence. Les hallucinations. Couleurs incroyables. Puzzles qui se font et se défont. Monstres. Qui naissent, s'évanouissent, se ramollissent, renaissent. Jérôme Bosch multiplié par millions. NON ! J'ouvre les yeux, tout s'évanouit. Il ne faut dormir à aucun prix, sans cela les hallucinations seront reines. Tu te réveilleras fou. Si tu ne freines pas, tu es perdu.

Les heures les plus atroces, les plus furieuses et les plus inquiètes de ma vie. La panique qui me rase les tempes. Effort surhumain. Horrible partie de cache-cache avec l'angoisse. C'est être le témoin du combat entre sa folie et sa lucidité, c'est douter par vagues immondes de sa victoire.

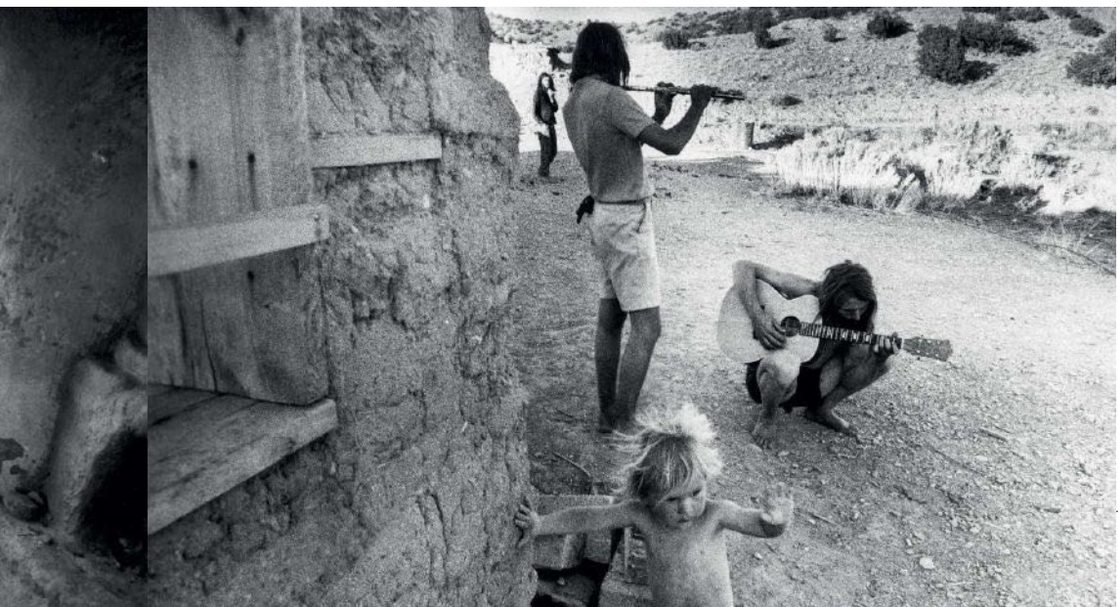
11 heures — Oui, j'ai été drogué, viens vite ! La bouée. L'envie de s'accrocher à quelqu'un et de lui parler. L'ami arrive. Je donnerais « tout » pour être à sa place, de l'autre côté. Pas du côté de l'angoisse.

17 heures — Voici, docteur… Examens du fond de l'œil. De la pression sanguine. « Vous vous en tirez bien, pour un premier voyage. » Piqûre intraveineuse. Piqûre dans la fesse. Cachets. « Ne restez pas seul pendant soixante-douze heures environ. »

18 heures. Le réveil. De l'autre côté de la rive. Le salut. Pendant trois jours, une immense fatigue. Incapacité totale de travailler. Une immense fatigue de convalescent.

La drogue n'est plus un luxe pour antiquaires homosexuels ou pour poètes arrivés. Nous vivons l'ère du pocket-book de la drogue. À ces jeunes dans leur zoo, que proposer à travers les barreaux de la cage ? Nos religions, nos morales ? Ils n'en veulent pas. Isolés, flottants, rebelles sans cause, ils finissent par douter de tout, y compris de leur vie. À quoi bon les études, le travail, les parents, à quoi bon « tout » ?

C'est là, à ce seuil précis, que je vous dis de faire attention. S'il ne s'agissait que de risquer vos vies, mon Dieu, après tout, pourquoi pas ? Mais, là, il ne s'agit plus de vie et mort mais de quelque chose, à la lettre, d'immonde. Il s'agit, inexorablement, de fuir et de s'engloutir dans une folie sans rivages. Attention. ■



Une vague née en Californie.
Dans la petite ville de Placitas, au Nouveau-Mexique, les communautés hippies s'épanouissent… tout comme les paradis artificiels.
L'été 1967, à San Francisco, marque un temps fort de cette contre-culture en rupture avec les valeurs traditionnelles et la société de consommation.

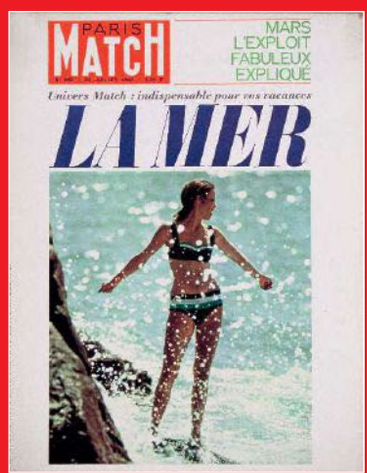
EN COUVERTURE
LA VIE DOUCE ET HEUREUSE



Une couverture qui a du chien ! Et une enquête qui a du flair sur le meilleur ami de l'homme. 5 mars 1966.



Bébé vole la vedette. Les thèses de Dolto sur l'enfant et le nouveau-né commencent à se populariser. 7 mai 1966.



Tous en maillot ! Un numéro qui tombe à pic alors que le tourisme balnéaire est à son zénith. 24 juillet 1965.

PAROLES ET MUSIQUE

D'UNE GÉNÉRATION L'AUTRE…

Un printemps de poètes et de créateurs. À peine entamée, cette deuxième moitié des sixties s'affirme comme un laboratoire d'où la nouveauté jaillit en flux continu. Les virtuoses composent, les sonorités explosent, ébouriffant une jeunesse aux cheveux longs. Les radios retransmettent pêle-mêle les refrains astucieux des petits loulous français, les provocations électriques des sales gosses londoniens et les tubes ensoleillés venus de Californie. Avec l'audace pour mot d'ordre et la liberté pour idéal.



Monstre sacré. Une guitare, un phrasé unique et une plume trempée dans l'irrévérence. Inclassable et déjà classique, Georges Brassens aggrave superbement sa « mauvaise réputation ». Dans sa loge du palais de Chaillot, avant de monter sur scène, septembre 1966.

PHOTO RENÉ VITAL



L'EXCELLENCE FRANÇAISE
AZNAVOUR ET BRASSENS, LES CONTEURS D'HISTOIRES

Un an après « La Bohème », Charles Aznavour est solidement installé en haut de l'affiche. L'ancien homme à tout faire d'Édith Piaf se produit désormais partout dans le monde, et chante dans plusieurs langues. Sur son yacht, dans la baie de Cannes, juin 1966.

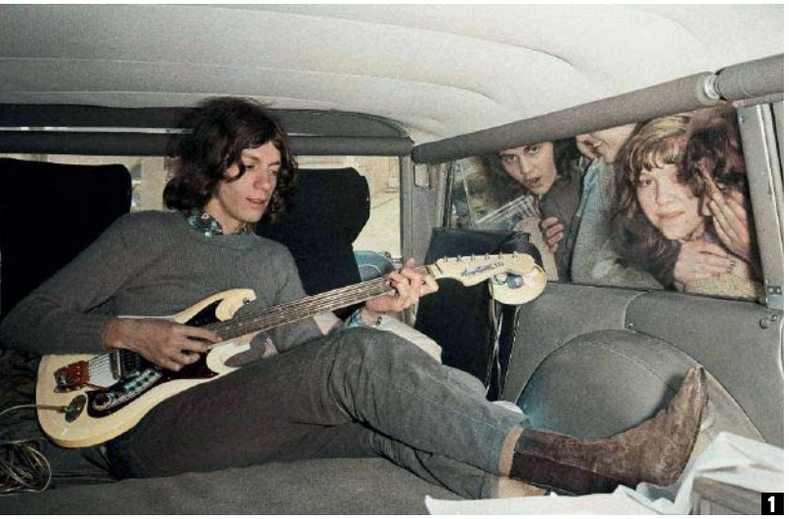
PHOTO FRANÇOIS PAGES

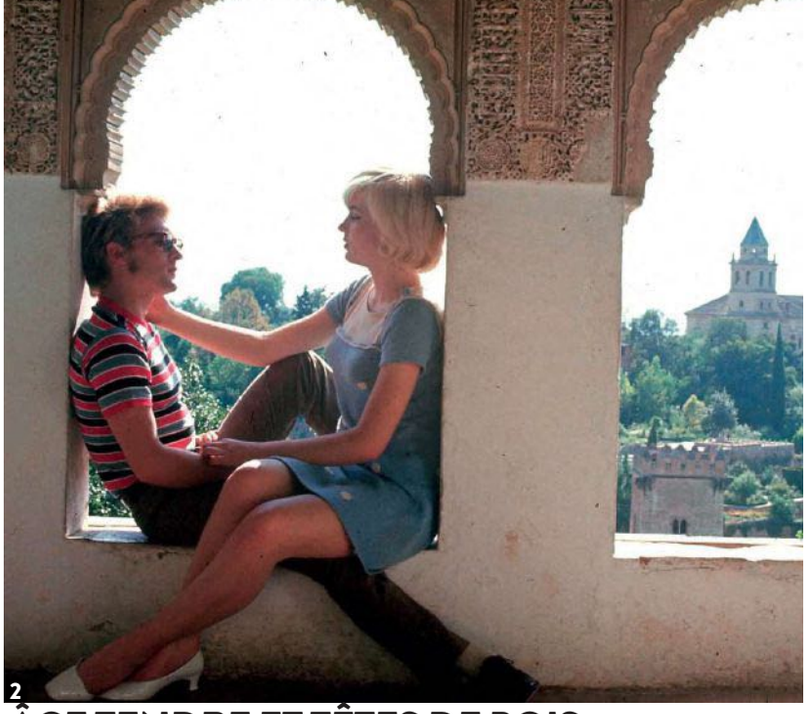


ZE KING OF THE YÉ-YÉ
JOHNNY EST DÉJÀ LE TAULIER

L'année de « Noir c'est noir » et de « Cheveux longs et idées courtes », l'idole des jeunes écume les scènes de France et d'Europe de l'Est, et trouve un second souffle avec l'album « Génération perdue ». À l'Olympia, accompagné des Blackbirds, en octobre 1966.

PHOTO GEORGES BEUTTER







ÂGE TENDRE ET TÊTES DE BOIS

DE NOUVELLES VOIX TOURNENT SUR TOUS LES TEPPAZ DE LA JEUNESSE

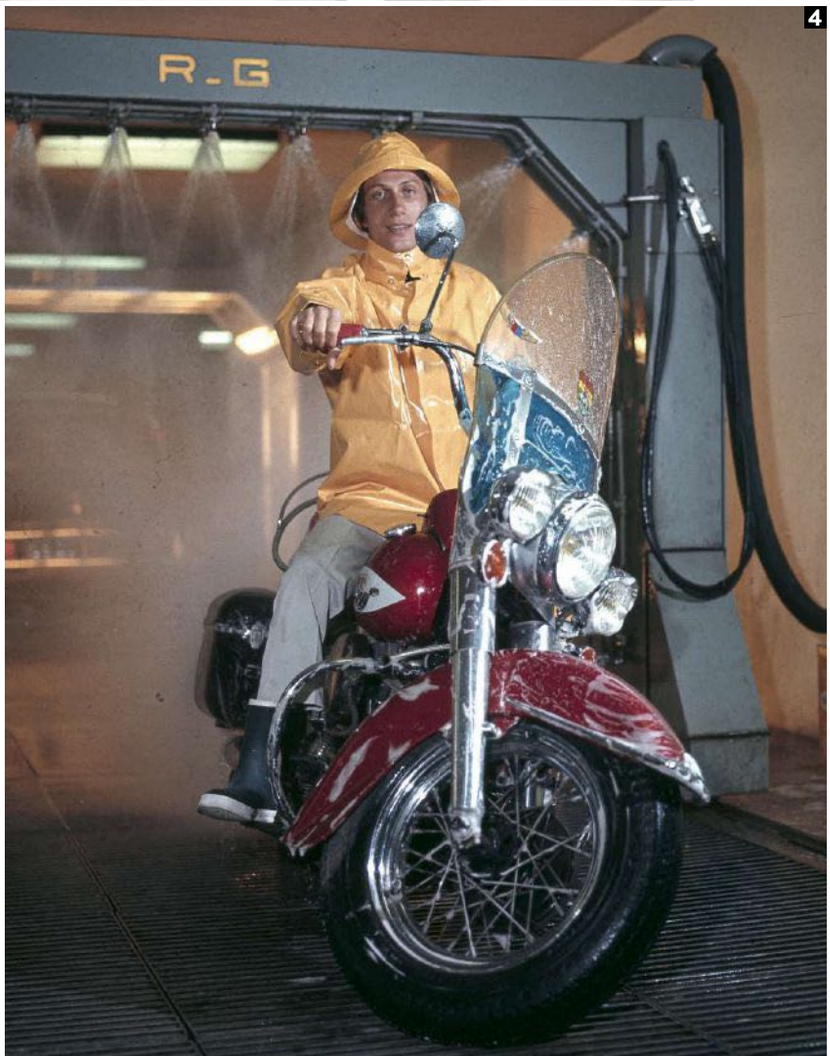
1. Antoine. Sa mère ne lui a pas dit qu'avec « Les élucubrations d'Antoine », l'élève ingénieur serait propulsé au sommet des charts.

2. Christophe et Michèle Torr. La romance entre le chanteur et sa « Senõrita » Michèle Torr au palais de l'Alhambra, à Grenade.

3. Michel Polnareff. Ces poupées lui disent non mais le public lui crie : « Je suis fou de vous ! »

4. Jacques Dutronc. Un ciré jaune sur une Harley, et moi, et moi, et moi.

5. Michel Delpech. Avec Simone, qu'il vient d'épouser, et le succès de son « Inventaire 1966 », le chanteur a la banane.







PAINT IT BLACK
LE ROCK ANGLAIS REPEINT LE MONDE À SA COULEUR

Un an après « (I Can't Get No) Satisfaction », les sulfureux Londoniens initient le public français à la rock'n'roll attitude. Mick Jagger et Keith Richards sur la scène de l'Olympia, le 30 mars 1966.

PHOTO JEAN-CLAUDE DEUTSCH



Les Beatles : quatre garçons dans le vent des hélices. George Harrison, Paul McCartney, Ringo Starr et John Lennon atterrissent à Londres en juin 1966. Ils effectueront cet été-là leur ultime tournée, se concentrant désormais sur la composition.



The Who, porte-drapeau de leur « Generation ». De g. à dr., John Entwistle, Roger Daltrey, Keith Moon et Pete Townshend.

EN COUVERTURE DE LA MUSIQUE POUR TOUS



N° 886 du 2 avril 1966. Le phénomène Rolling Stones et le rock british déferlent sur l'Hexagone.



N° 905 du 13 août 1966. Mireille Mathieu, 19 ans, nouvelle voix de la chanson française.



N° 907 du 27 août 1966. Sylvie Vartan et le bébé qu'elle a eu avec Johnny Hallyday. Le petit David est né le 14 août.

JACQUES BREL
« POURQUOI J'ABANDONNE »

Col roulé, pantalon de toile, espadrilles : il y a douze ans, Jacques Brel chantait pour la première fois en public – c'était à Bruxelles dans un restaurant d'étudiant. Aujourd'hui, il se sent prisonnier de ses contrats et des escales qu'ils lui imposent. Alors il se révolte. À 40 ans, il dit : « Je veux redevenir vagabond. » En octobre, il chante pour la dernière fois à l'Olympia.

Paru dans Paris Match n° 913 du 8 octobre 1966

Par **Jean Durieux**

Dans la rade de Cannes, deux bateaux si beaux… si blancs… si grands qu'ils ne touchent terre que pour des paradis, appareillent… leurs sirènes se répondent… adieu des croisières d'automne… Sur la jetée un marin oublié revient à petits pas. Il porte un vieux blouson de cuir, un pull-over à col roulé, un pantalon de toile bleue. Ce marin-là s'appelle Jacques Brel, il ne navigue que sur des bravos. En douze mois, la marée des succès lui a fait faire quatre fois le tour du monde. Il a posé son sac dans 300 villes. New York, Londres, Rome et Berlin l'ont acclamé. Demain, il chante à l'Olympia. Ce sera un triomphe. Il devrait être heureux. Il n'est que prisonnier.

« AUJOURD'HUI J'AI ENVIE DE PLEURER »

Aujourd'hui, avant de repartir en tournée, il s'est promené sur le port à l'heure où l'on ne rencontre personne. Les plus beaux yachts du monde étaient ancrés le long de la jetée. Des coques immaculées et désertes, avec des chromes qui accrochent le moindre rayon de soleil. « La Costa Bella… L'Élan… Le Pirate… Aventurier II… » Des noms qui le bercent et le mettent en rage parce que, de tous ces seigneurs des tempêtes, pas un ne va plus loin que les îles, et cela confirme bien l'idée que Jacques Brel se fait du monde. Un monde étrange, injuste. Il le refuse. Ce monstre-là, par exemple : 800 CV au moins sous le capot, avec un piano à bord. Il ne dépasse pas Saint-Tropez… Et celui-là, il y a cru. Le marin lui avait dit qu'il avait un capitaine formidable : un vrai loup. Renseignements pris, c'est à la cuisine qu'il domptait les ouragans. C'était un chef de la paella. Et celui-là… On pêche le thon avec Monsieur au large du Lavandou. Il n'y a pas de thon au Lavandou ? Justement, monsieur, justement. Quand il pense, Brel, qu'il y a là-dedans de quoi nourrir pendant toute une vie une famille entière, et que ça reste là, accroché à la pierre… « Dix ans plus tôt, j'aurais hurlé de rage. Aujourd'hui, j'ai envie de pleurer… »

Il marche maintenant les mains dans les poches, la tête penchée. Résigné ! Non. Le voilà qui bondit tout à coup, là, sur la jetée, comme une mouette blessée. Il va faire le tour des espoirs. Il n'en reste pas beaucoup à son avis. Il a cru, sans doute, à trop de choses. Tout est pourri au royaume d'Occident, messieurs les troubadours. Et, pour commencer, les princes de notre âge : les jeunes. La preuve : la première, la seule question, qu'ils posent dans les villes universitaires.

« Votre monnaie, monsieur Brel, qu'est-ce que vous en faites ? »

Argent, sécurité, standing… gros souci, souci unique.

« Avez-vous quelque entreprise… usine… restaurant bien achalandé… et votre voiture ? Ferrari… Lotus… Jaguar… Ah ? DS seulement… Vous avez raison, c'est confortable. »

À cet homme de quarante ans, qui reste un adolescent, on inflige un catéchisme d'adultes.

« Et l'avion ? Pourquoi un avion ? » Il répond qu'il aime voler. « Vous voulez rire… Plus pratique pour vos tournées. » Alors, il raconte comment il se laisse tomber quelquefois « en décrochant » son appareil, pour se rattraper à deux cents mètres du sol… comment il lui arrive, par la joie, par la peur, d'oublier son passager qui se rappelle à sa mémoire par des gémissements de terreur. « C'est très dangereux, ça, monsieur Brel. » Justement. C'est le danger qu'il aime, l'aventure. Les étudiants font la moue, pas convaincus. Il insiste, il crie que c'est vrai, qu'il lui faut être libre et seul par-dessus les nuages. S'il chante le soleil, les orages et le vent : « C'est bien beau, tout ça, monsieur Brel, mais ça ne sert à rien. »



Le 1er novembre 1966, après avoir été acclamé à sept reprises, le chanteur réapparaît une dernière fois sur la scène de l'Olympia, en peignoir, pour remercier son public.

Nous entrons dans un restaurant à poisson où la serveuse s'appelle « ma chérie ». Au mur, une photo montre un caniche attaché à une barque sur une plage abandonnée et qui attend on ne sait qui. Demain, Jacques Brel pourra prendre la route, roder le tour de chant à Albi, Montauban, Limoges. Ce sera un coup de poing qui réveille. Il le faut. Si c'est encore possible. Parce que l'autre jour, dans une auberge collet-monté, il a commandé de sa plus grosse voix « un steak de gendarme et des rognons de commissaire » sans provoquer le moindre minuscule remous…

« LES FLAMINGANTS M'ONT INTERDIT »

Alors, que reste-t-il ? Il a soudain le regard du collégien dont la farce a fait long feu avec, en plus, dans la tension de tous les muscles l'angoisse d'un homme qui ne sait plus. Les flamingants, peut-être ? On peut les scandaliser. Il leur a dit « m… » dans une chanson. Une



Le grand Jacques devant l'une de ses affiches, à Roubaix, pour l'un des récitals de sa tournée d'adieux.

injure qui a porté en Belgique. « Ils m'ont interdit. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je sais qu'ils me casseront la figure. Ça aussi ça fait partie de l'imbécillité du monde. Voilà des gens que personne ne comprend et qui veulent obliger l'univers à parler leur langage. À la poste de Knokke-le-Zoute, on ne peut pas remplir les formulaires en français ni même en anglais… En flamand, il faut les écrire. Bien sûr, il y a une culture flamande, Verhaeren, Ghelderode… Personne ne le saurait s'ils n'avaient pas écrit en français. Tu connais, toi, un pays qui a deux cultures et qui n'en veut plus qu'une ? Ce monde devient plat, ce monde devient gris. Tu dis à un type de mon âge : "Je veux tout plaquer…" Il comprend. Il n'est peut-être pas d'accord mais il se dit : "Ce garçon a envie de vivre sa vie." »

Il paraît que les jeunes ne réagissent pas tout à fait de la même façon. « Vous étiez bien tranquille pourtant, monsieur Brel, ça marchait pour vous. » Ils le trouvent suspect. Il répond qu'il travaillait. Alors, là, c'est le scandale… l'énormité… Ils le regardent de travers comme s'il abritait des vices inavouables… un LSD sournois.

IL PARTIRA SEUL SUR SON VOILIER

« Trouve-moi un type entre dix-huit et vingt-cinq ans qui exprime une idée dans une chanson, qui ait du talent en musique, en littérature, en peinture, n'importe quoi… Nous avons eu une adolescence dangereuse, alors nous leur avons appris la sécurité. Mais nous ne leur avons pas appris que ça. En amour, c'est effrayant. Il nous faut encore à nous un peu de romantisme, de rêve, je ne sais pas. Les filles d'aujourd'hui ? Absolument pas. On prétend que c'est à cause des guerres que les gens ne s'intéressent plus à rien, je ne crois pas. Ils sont conditionnés. Voilà tout. Fabriqués. Empaquetés. Il n'a plus aucune poésie.

La pensée s'est évanouie. Nous sommes en plein matérialisme. Regarde fonctionner comme une usine les chanteurs. En Italie, les ingénieurs du son peuvent corriger à l'enregistrement une voix qui détonne. Ils tournent un bouton dans leur cabine et on monte ou on descend d'un demi-ton. Quelquefois, même, on découpe la bande – pas en largeur comme autrefois pour faire des raccords, mais en longueur – pour séparer les graves des aigus. Comme ça, si ta voix est mauvaise dans les basses, par exemple, tu peux corriger. Tiens, je vais te dire, même sur scène, il y a des types qui font semblant de chanter. C'est l'enregistrement qui passe. Je te dis, on est fabriqués… On est dentifrices. »

Voilà, c'est tout. Il en a assez. Les contrats auraient pu tracer sa vie pour les trois ans à venir. Il les a tous annulés pour partir à la rencontre de ce qui reste de lui-même et que la machine du music-hall n'a pas broyé. Il partira au mois d'avril, seul, et accostera aux rives de la Méditerranée, dans un pays où les mécaniques de notre civilisation s'épuisent contre une sagesse millénaire. À bord de son voilier, il verra passer les bateaux qui viennent de Cannes. Sans doute y aura-t-il, penchés au pont-promenade, des robes du soir et des smokings pour saluer le navigateur solitaire qu'on ne reconnaîtra plus et qui, dans le silence de la mer, continuera à méditer le cri de l'homme blessé. En attendant ce jour heureux, Jacques Brel, l'écorché, joue avec son copain Jojo à la bataille navale.

DIM, DAM, DOM

LA MODE FAIT SA RÉVOLUTION

Quand les aiguilles pointent vers l'avenir. La tête dans les matières, les formes et les étoiles, les créateurs inventent l'habillement d'un temps nouveau. Avec Paco Rabanne, le style se fait expérimentation ; avec Yves Saint Laurent, il se fait révolution. Tous les ateliers bouillonnent d'une même ambition, bousculer les frontières et les interdits. Loin de se cantonner aux sphères privilégiées, cet élan vivifiant se répand dans la société et se propage dans les rues, transfigurant la physionomie du quotidien.



Un vent de liberté à la limite du scandale. Au milieu des sixties, une nouvelle tendance déferle dans les rues parisiennes et aux terrasses des cafés : la minijupe.

PHOTO JACK GAROFALO



SWINGING LONDON
MARY QUANT, LA PAPESSE DU COURT

Moins de tissu, plus de caractère. En inventant la minijupe, la créatrice britannique contribue à l'émancipation des femmes et popularise une mode jeune, audacieuse et imprégnée de culture pop. Dans son atelier du quartier londonien de Chelsea, juin 1966.

PHOTO PATRICE HABANS



CARDIN, COURRÈGES
UNE VISION FUTURISTE DE LA FEMME

Lignes minimalistes, couleurs vives et matériaux innovants : la formule du « Space Age » de Pierre Cardin. Dans son atelier avec trois mannequins portant des looks typiques de sa série « Cosmocorps ».

Rien de tel qu'un rythme de jerk pour célébrer la modernité des créations d'André Courrèges, entre structure, mouvement et suggestivité chic. La tenue de ville libère les corps sans perdre son exigence ni son élégance.





YVES SAINT LAURENT
L'AUDACE DU SMOKING POUR CATHERINE

Dernier ajustement d'un coup de tonnerre : l'entrée d'un symbole du pouvoir masculin dans le vestiaire des femmes. Quelle meilleure égérie que Catherine Deneuve pour incarner cette modernité radicale, entre affirmation de soi et chic dévastateur.

PHOTO ALAIN NOGUÈS





ASTUCE DE LYCÉENNE
PARTIE EN LONGUEUR GENOU, ARRIVÉE EN MINI. TRANSFORMATION À VUE

Encore plus court que court. Cahiers au bras et look d'étudiantes sérieuses, ces jeunes filles n'ont pas froid… aux jambes, et ont plus d'un tour dans leur sac. Les sixties apportent à la mode non seulement l'impertinence joyeuse, mais aussi l'ingéniosité.

PHOTO JEAN-CLAUDE DEUTSCH

CET ÉTÉ-LÀ, UNE MODE EN FAMILLE

MÊME TISSU, MÊME TRIBU

La tendance féminin-masculin incarnée par Nathalie et Alain Delon avec leur fils Anthony, à Saint-Tropez sur fond de Méditerranée. Même les bergers allemands semblent assortis !

PHOTO FRANÇOIS PAGÈS



FAITS DIVERS

DES HÉROS ORDINAIRES

Leur équipée sauvage a plongé la France dans l'ivresse des sommets. Une mission à couper le souffle organisée par Gary Hemming, le « beatnik des cimes », dont la vision libertaire préfigure déjà mai 1968… La bravoure de ces grimpeurs givrés n'a d'égale que celle des soldats du feu qui, à la raffinerie de Feyzin, sont confrontés à l'une des premières catastrophes industrielles modernes. Mais en Italie, à Florence, ce sont les forces de la nature qui se déchaînent, suscitant un élan de solidarité international qui permet de sauver tout un pan de l'héritage de la Renaissance.



Août 1966. La fin d'une incroyable course contre la mort. Prisonniers pendant cinq jours du massif du Mont-Blanc, à 3 450 m d'altitude, les deux alpinistes allemands Hermann Schriddel (à g.) et Heinz Ramish sont récupérés par une équipe emmenée par l'Américain Gary Hemming et le Français François Guillot (à dr.).

PHOTO GÉRARD GÉRY



CHAMONIX
SAUVETAGE DANS LES DRUS

Grâce aux redoutables grimpeurs François Guillot (premier plan) et Gary Hemming (derrière), les deux naufragés peuvent quitter le balcon étroit sur lequel ils étaient coincés, au-dessus d'un à-pic de 500 m. Les sauveteurs « pirates » ont même devancé les secouristes officiels de l'École militaire de haute montagne !

PHOTO GÉRARD GÉRY











FEYZIN
MORTEL BRASIER

Le 4 janvier 1966, la raffinerie au sud de Lyon explose comme une cocotte-minute surchauffée. À cause d'une fuite de propane d'une des sphères de stockage, un champignon enflammé de 400 mètres de haut ravage tout sur son passage. Le bilan est dramatique : 18 morts, dont 11 pompiers, 84 blessés, 1 475 habitations endommagées. En révélant les dangers des sites pétrochimiques proches des villes, la catastrophe marque un tournant dans la sécurité industrielle en France et en Europe. Ci-dessus, des soldats du feu montent la garde devant les cercueils des victimes, alignés dans un hangar de la raffinerie.

PHOTO JACK GAROFALO

Le 4 novembre 1966, le fleuve Arno sort de son lit et inonde le centre historique de la capitale toscane. Un torrent de boue, de fioul et de débris endommage des milliers d'œuvres inestimables dans les églises, les musées… À la célèbre galerie des Offices, c'est tout un peuple qui porte sa croix.

À la bibliothèque nationale centrale, plus d'un million de livres et manuscrits sont touchés. Ils sont lavés à la main, page par page, et séchés avec des techniques parfois improvisées : papier absorbant, cordes à linge, ventilateurs…



FLORENCE SUBMERGÉE
LES ANGES DE LA BOUE

Étudiants, ouvriers, bénévoles… Par milliers, les « angeli del fango » affluent d'Italie et du monde entier pour sauver les chefs-d'œuvre en péril, à l'image de cette vierge à l'enfant. Une mobilisation exceptionnelle qui contribue à changer durablement les techniques de restauration d'art et la gestion des archives en cas de crise.

PHOTO GÉRARD GÉRY

CULTURE

L'ART À LA PORTÉE DE TOUS

Le patrimoine en partage. Sous l'impulsion d'André Malraux, emblématique ministre de la Culture depuis 1959, les grandes créations de l'humanité cessent d'être l'affaire d'une élite savante pour se rendre accessibles au plus grand nombre. En 1966, elles s'exposent spectaculairement, attirant des foules qu'elles font voyager et rêver. Alors que de nouvelles formes artistiques comme la bande dessinée acquièrent leurs lettres de noblesse, les œuvres de l'esprit accèdent au rang le plus élevé qui soit : celui du plaisir populaire.



Toutankhamon à Paris. Fin 1966, le Petit Palais se prépare à accueillir le pharaon légendaire, à travers quarante-cinq pièces exceptionnelles, dont le sublime masque funéraire en or. Avec 1,2 million de visiteurs en six mois, l'événement restera comme « l'exposition du siècle ».



PASSION ÉGYPTE
UNE EXPOSITION ET DES TRAVAUX PHARAONIQUES

Le démontage des statues de Ramsès II sous la houlette de l'Unesco, lors du sauvetage des temples égyptiens d'Abou Simbel menacés de submersion par la construction du barrage d'Assouan. Découpés en 1 035 blocs pesant jusqu'à trente tonnes, ils seront réassemblés sur une colline artificielle, 64 mètres plus en hauteur.

PHOTO GEORG GERSTER





BUFFET, DALI, PICASSO
LES PEINTRES DEVIENNENT DES STARS

Une œuvre à l'identité forte qui fait mouche auprès du grand public comme des collectionneurs. Bernard Buffet chez lui avec sa femme, Annabel, et leurs enfants.

Génie au sommet de son art et personnalité haute en couleur, Salvador Dali défraye la chronique. Dans sa maison de Portlligat, près de Cadaqués, travaillant au tableau « La pêche au thon ».

Pour les 85 ans de Pablo Picasso, la France lui rend le plus grand hommage jamais accordé à un artiste de son vivant, et fait de l'événement un succès populaire. La rétrospective présentée au Grand Palais en 1966 réunit 282 peintures du maître espagnol, tandis que le Petit Palais expose dessins, sculptures et céramiques.







AU FIL DES PAGES TROIS PLUMES, TROIS STYLES, ET LA PASSION D'ÉCRIRE

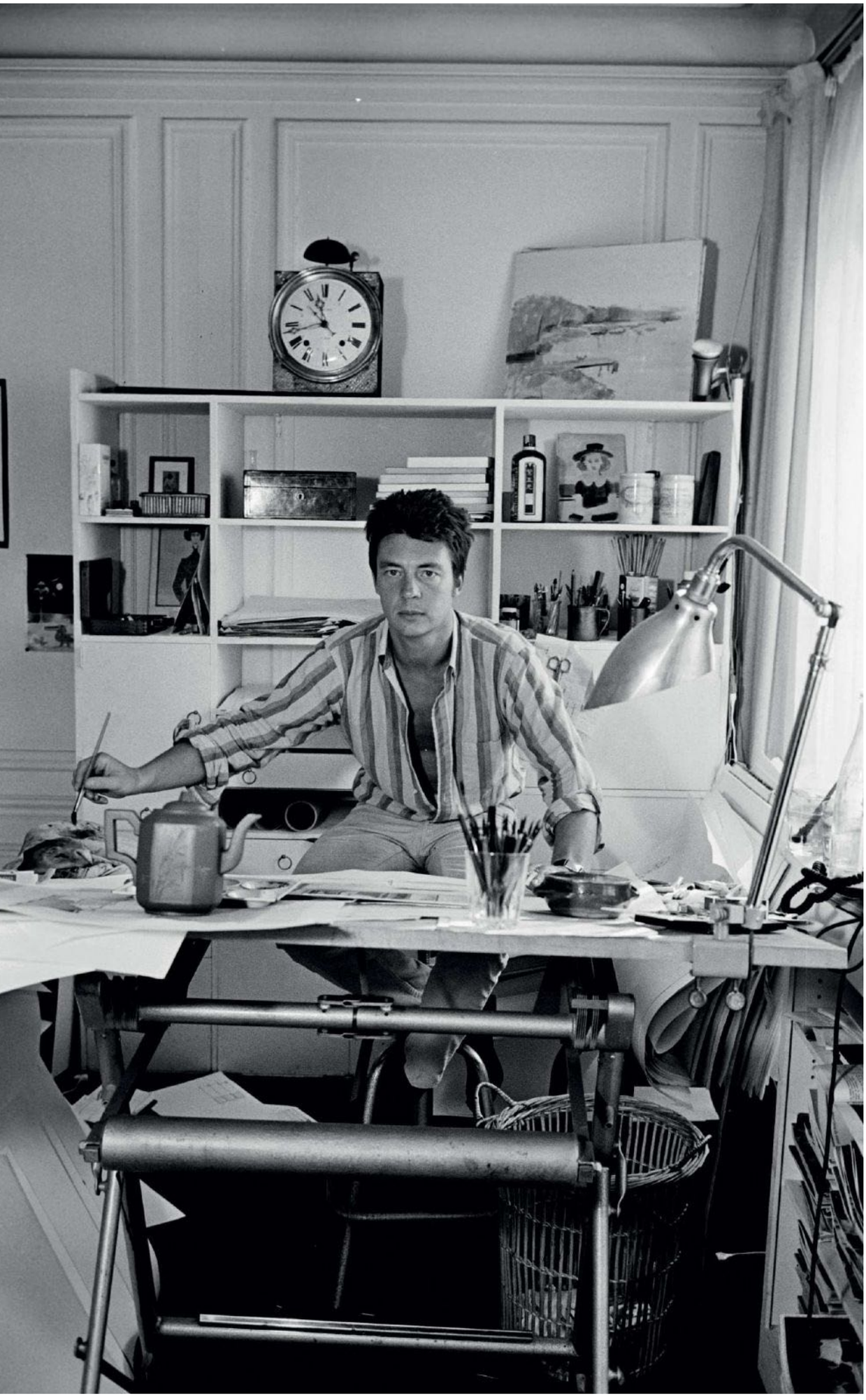
Edmonde Charles-Roux et l'avalanche de télégrammes bleus de félicitations reçus après l'obtention du prix Goncourt 1966 pour son premier roman, « Oublier Palerme ».

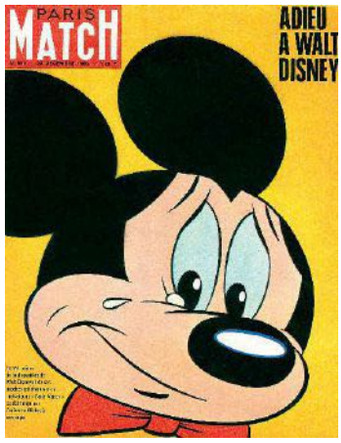
Une table d'écriture en plein soleil pour le « charmant petit monstre » des lettres françaises Françoise Sagan, qui a publié l'année précédente « La Chamade », son sixième livre. Avec son fils Denis Westhoff, à Saint-Tropez.

Aussi drôle que prolifique. En plus de ses romans et de la série des San-Antonio, Frédéric Dard poursuit une activité d'auteur dramatique, de scénariste et de dialoguiste. À son bureau dans sa villa aux Mureaux (Yvelines).









BULLES DE CULTURE
LE 7e ART ENFIN RECONNU

En une du n° 924 du 24 décembre 1966, Mickey Mouse pleure la disparition de son créateur, Walt Disney, à l'âge de 65 ans.

Un trait comique et tendre, reconnaissable entre mille. De Paris Match au « New Yorker » en passant par « Le nouvel observateur » et « Pilote », les dessins de Jean-Jacques Sempé s'arrachent dans la presse française et internationale.
En 1965, il publie l'album « Le Petit Nicolas a des ennuis », avec un autre génie de l'humour illustré : René Goscinny.

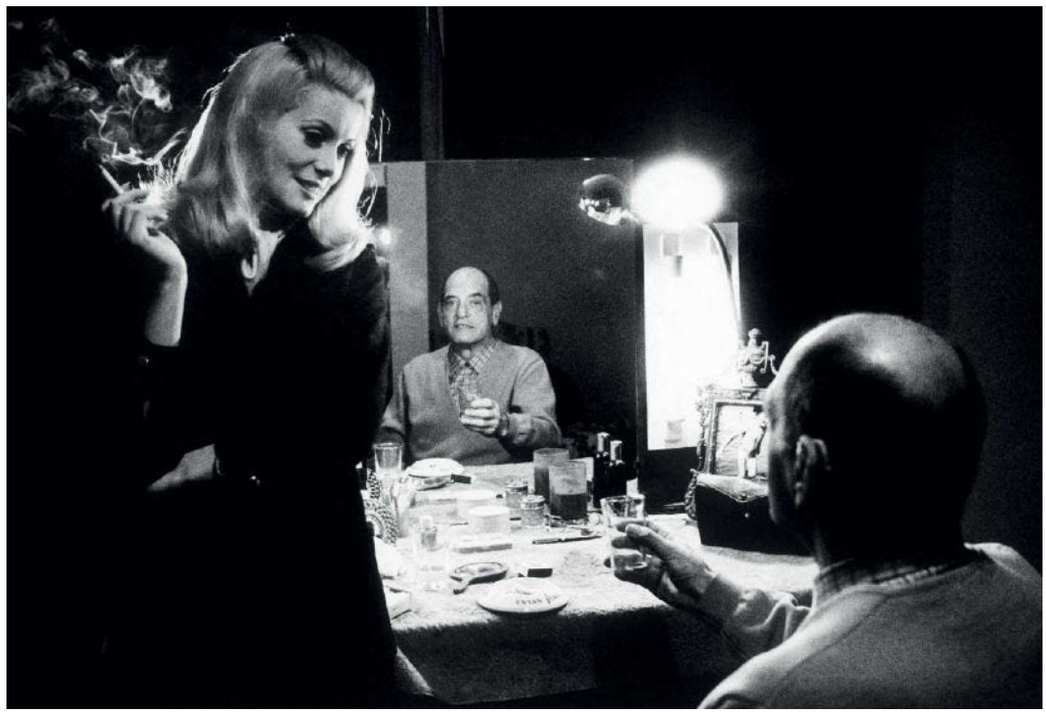
Hergé (page de droite), maître absolu de la BD belge. À partir de septembre 1966, le public découvre dans les pages du journal « Tintin » la nouvelle aventure de son reporter préféré, « Vol 714 pour Sydney ». L'œuvre sera éditée en album en 1968.


G.R.

CINÉMA

GRAND ÉCART SUR GRAND ÉCRAN

Dans les salles obscures, toute la lumière d'une époque joyeuse et désinhibée. Passé le temps des pionniers et la rupture de la Nouvelle Vague, le septième art gagne en sophistication sans dédaigner le goût du public. Comédies, polars, films musicaux, westerns et science-fiction : la fabrique des succès tourne à plein régime, invitant le spectateur à rire, chanter, réfléchir et trembler… pour son plus grand plaisir.



La blonde et l'hidalgo. Pause cigarette avec le cinéaste Luis Buñuel pour Catherine Deneuve, entre deux prises de « Belle de jour ». Elle y incarne une femme aisée qui se prostitue par plaisir. Tourné à l'automne 1966, le film remportera le Lion d'or à Venise l'année suivante.

PHOTO MANUEL LITRAN



L'ANNÉE DENEUVE
AVEC SA SOEUR FRANÇOISE DORLÉAC, BELLES DE JOUR

Catherine en jaune et sa sœur Françoise Dorléac en rose. Le tournage des « Demoiselles de Rochefort » immortalise la lumière enchantée du bel été 1966, qui sera aussi le dernier de Françoise : elle perdra la vie dans un accident de voiture, trois mois après la sortie du film.

PHOTO JEAN-JACQUES DAMOUR



MÉCANIQUE DU RIRE L'APOGÉE DU CINÉMA POPULAIRE

Sur le plateau de « La grande vadrouille », Gérard Oury et Louis de Funès, en uniforme allemand, testent les chaises à moteur qui feront trembler les acteurs lors d'un interrogatoire d'anthologie. Avec 17 millions d'entrées, le film qui se déroule sous l'Occupation restera longtemps le plus gros succès au box-office français.

PHOTO CLAUDE AZOULAY



CAMÉRA AU POING
LELOUCH REÇOIT LA PALME D'OR

À 29 ans, inconnu du grand public, boudé par la Nouvelle Vague et ruiné par ses précédents films, Claude Lelouch décroche la Palme d'or à Cannes pour « Un homme et une femme », tourné avec cinq millions de francs, sept techniciens et une foi inébranlable. Guillaume Hanoteau retrace le parcours de ce cancre devenu « monsieur Scopitone » puis cinéaste palmé, qui tient lui-même sa caméra, se couche, court et se met à quatre pattes pour capter la vérité d'un geste ou d'un regard.

Paru dans Paris Match n° 894 du 28 mai 1966

Par **Guillaume Hanoteau**

Le cinéma va-t-il redevenir un artisanat ? On peut se le demander en contemplant la palme remise par le 20e Festival international de Cannes entre les mains de Claude Lelouch pour son film « Un homme et une femme ».

Ce metteur en scène, en effet, qui est à la fois son commanditaire, son producteur, son scénariste, son cameraman et son cadreur, ressemble plus à Louis Feuillade, pionnier qui tournait à la sauvette dans les rues de Paris de la Belle Époque, qu'à un Preminger ou à un Wilder, généraux commandant à des armées de figurants et de techniciens.

Dans un livre qui vient de paraître, « Contre-censure », Jean-François Revel s'amuse d'une Nouvelle Vague, mouvement qui se voulait incompris et d'avant-garde et dont tous les membres ou presque furent célèbres dès leurs premiers films.

Claude Lelouch, qui appartient à une génération ayant succédé à celle de la Nouvelle Vague, n'a pas connu ces facilités. Il a eu une carrière ardue. Cet adjectif « ardu » peut faire sourire quand on connaît l'âge de Lelouch – 29 ans – et son physique. Ce garçon brun et râblé ressemble moins à un artiste maudit qu'à un demi de mêlée. Néanmoins, il a tourné quatre grands films, un grand nombre de courts métrages, plusieurs émissions de télévision et trois cents « scopitones » avant de connaître le succès avec « Un homme et une femme » auquel personne ne croyait.

Les débuts ? Aux lycées – nous employons le pluriel car on le renvoya de partout – il fut un cancre. Ses écoles buissonnières, il les passait au cinéma à regarder tous les films, tous les films, et à lire pendant les entractes « Les pieds nickelés ».

Malgré ses notes déplorables, son commerçant de père, qui partageait sa passion, lui offrit une caméra de 16 mm. Il ne s'attarda pas sur les scènes familiales et, d'emblée, il tourna des histoires. Des histoires qui lui valurent à quinze ans, à défaut de bachot, deux grands prix en des festivals d'amateurs.

Puis vint le temps du choix. Il serait metteur en scène. La question ne se posait même pas. Mais pour y parvenir, quelle voie emprunterait-il ? Entrerait-il à l'Idhec comme Malle ? Serait-il assistant comme Vadim ou critique comme Truffaut et Godard ? Non. Il prendrait la voie la plus



Le cinéaste sanglé sur le capot d'une Mustang pour le tournage d'une scène du film.

difficile peut-être : celle du court métrage.

Ses déboires commencent. Il va en Amérique et en revient avec « États-Unis en vrac » qui passe à la télévision française. C'est un scandale. On accuse Lelouch d'avoir fait un film antiaméricain, à une époque où ce n'était pas encore la mode.

Profitant d'un voyage organisé, en 1957, il part pour l'URSS. Il a démonté sa caméra et en a confié les pièces à ses compagnons de route. Grâce à cette ruse, il peut tourner dans les rues de Moscou, et cela donne « Quand le rideau se lève », que la télévision française refuse. Film antisoviétique, déclare-t-elle. Sa collègue américaine achète : dix millions. Le premier argent gagné par Lelouch au cinéma.



Pierre Barouh, Jean-Louis Trintignant et Anouk Aimée portent Claude Lelouch en triomphe pour célébrer sa Palme d'or.

Il fonde à 23 ans sa propre maison de production et il met en scène, en 1960, avec des acteurs amateurs, son premier long métrage : « Le propre de l'homme ». Le film a des qualités, des fautes de goût aussi. Et une scène très drôle se déroulant dans un lavabo de café. Mais les critiques ne veulent voir que les défauts. Ils sont féroces.

Et voilà Claude Lelouch ruiné, avec des dettes. Le temps des « scopitones » commence.

Les « scopitones » sont ces petits films que l'on regarde en écoutant chanter dans les juke-boxes les vedettes de la chanson. On les bâcle en quelques heures. Lelouch parvient à en faire trois par jour. Un record. On le surnomme : « monsieur Scopitone » ou encore : « Lelouch la boulimie ». Pour lui, fabriquer des « scopitones », c'est « faire des ménages ».

Mais ces « ménages » paient ses dettes. Lelouch peut de nouveau se lancer dans l'aventure des moyens et des longs métrages. Il trouve un producteur : Pierre Braunberger. Ils tournent « La femme spectacle ». C'est un film construit à la façon de « Mondo Cane » ; il n'est guère tendre pour le sexe faible. La censure s'en alarme. Elle sabre et l'œuvre ne veut plus rien dire.

Lelouch et Braunberger ne se découragent pas. Ils sortent : « Une fille et des fusils ». De jeunes garnements décident de fonder la Sorbonne du hold-up. Malheureusement, les interprètes n'ont pas tout à fait l'âge des personnages, et cela alourdit le ton. Par ailleurs, Lelouch est en porte à faux. La critique officielle l'attaque et la critique d'avant-garde ne le défend pas. Il ne fait pas partie de la bande.

Les « Cahiers du cinéma », cette bible des cinéphiles, lui décernent deux ou trois points noirs, les marques d'infamie, le signe qui conseille de « ne pas se déranger ».

Et c'est ce même garçon, un peu battu, un peu persécuté, que le Festival de Cannes, debout, a acclamé pendant près de dix minutes, l'une des plus longues ovations jamais enregistrées. Entretemps, que s'est-il donc passé ?

Claude Lelouch s'était promené sur une plage, la plage déserte de Deauville, un soir d'hiver. Et, soudain, il a eu envie d'imaginer une histoire d'amour.

Un homme rencontre une femme. Dans un film ordinaire, ils s'aiment et voilà tout. Mais les héros de Lelouch ne sont pas des héros innocents comme le sont d'ordinaire les héros du cinéma. Ils ont des métiers. Lui conduit des voitures de course. Elle est script-girl. Et ces occupations vont gêner les sentiments. Cela arrive aussi dans la vie.

Ce scénario, personne n'en a voulu. Alors, Il rassembla sa fortune : ce qui lui revenait de « Une fille et des fusils », les droits de ses courts métrages, une prime touchée à la télévision et le prix d'une vieille maison en ruine qu'il vendit. En tout cinq millions à peine. Et il commença « Un homme et une femme », avec une certitude : il n'aurait pas assez d'argent pour aller jusqu'au bout. Mais tant pis ! On verrait bien.

L'équipe : les acteurs, Anouk Aimée, Jean-Louis Trintignant, Pierre Barouh, au pourcentage, plus sept techniciens décidés à tout, même à mourir de faim. Ils seront payés quand les caisses seront pleines, et elles risquent de ne l'être jamais. Qu'importe ! Ils ont la foi.

Lelouch a une manière bien à lui de travailler. Il ne fait pas jouer des acteurs devant une caméra. Il fait plutôt un reportage autour de comédiens qui sont en train de vivre une action.

Il tient lui-même l'appareil, il se déplace, il court, il fait à la fois office de travelling et de grue. Il se couche. Il se met à quatre pattes. Avant tout, il cherche à surprendre le détail ou l'expression vraie.

Le hasard souvent intervient et il le sollicite. Ainsi ne donne-t-il aux interprètes que leur texte. Ils doivent ignorer les répliques de leurs partenaires afin d'être surpris par elles.

Ce même hasard devait à plusieurs reprises sauver « Un homme et une femme ». Lelouch était fasciné par le rallye de Monte-Carlo et par ses champions qui conduisaient en regardant à peine la route. Près d'eux, un passager, un énorme cahier sur les genoux, leur criait : « Virage à droite ! Virage à gauche ! Ligne droite de 200 mètres ! Légère courbe ! Virage à gauche plein ciel ! »

Mais allez donc reconstituer cela au cinéma ! Il aurait fallu les milliards d'une super-production et non pas les bouts de chandelles dont il disposait. Une bonne fortune voulut qu'il n'eût pas à reconstituer, mais à vivre. La maison Ford, conquise par son enthousiasme, l'accepta dans une équipe et lui céda une place dans une de ses voitures officielles.

Il put donc tourner tout ce qu'il voulut. Il s'arrêtait dans les virages afin de prendre ses adversaires. Les commissaires, longtemps, ne s'aperçurent de rien, puis ils finirent par le disqualifier : il avait déjà dans ses boîtes plus d'une heure de projection.

De cette heure, il ne reste que quatre minutes dans le film monté, mais ces quatre minutes sont sublimes.

Si Claude Lelouch n'a pas gagné le rallye de Monte-Carlo, il a au moins remporté la Palme d'or du Festival de Cannes, non sans émotions. La dernière semaine, le bruit courait qu'il allait être écarté au profit du film anglais « Alfie ». C'était une manœuvre montée en dehors du jury, car celui-ci était décidé depuis longtemps à couronner ce réalisateur de vingt-neuf ans, le plus jeune lauréat de Cannes – hier victime de la censure, des huissiers, des syndics de faillite.

Le premier télégramme de félicitations que Lelouch reçut était signé de son producteur Pierre Braunberger qui vient lui-même d'être père. Il était ainsi rédigé : « Bravo ! c'est un garçon ! »



Un baiser de Mireille Darc sur le nez de Michel Audiard, devant leur gâteau d'anniversaire. Tous deux nés un 15 mai, ils ont choisi de célébrer ensemble ce jour spécial à l'hôtel du Cap-Eden-Roc à Antibes, pendant le festival de Cannes.

PHOTO FRANÇOIS PAGÈS





DU PLAISIR VARIÉ À L'INFINI
D'AUDIARD À KUBRICK, UN CINÉMA SANS FRONTIÈRES

1. Avec « Le bon, la brute et le truand » de **Sergio Leone,** Clint Eastwood devient l'icône d'un nouveau genre cinématographique, le western spaghetti.

2. David Hemmings et Veruschka Von Lehndorff dans l'énigmatique « Blow up » de **Michelangelo Antonioni**, qui remportera la Palme d'or 1967.

3. Keir Dullea face au cinéaste **Stanley Kubrick** sur le tournage de « 2001 : l'odyssée de l'espace ». Filmé jusqu'en septembre 1966, le chef-d'œuvre absolu de la science-fiction ne sera présenté au public qu'en 1968.





APRÈS LE MÉPRIS, L'AMOUR
DANS LE SECRET, PICCOLI ET GRÉCO SE SONT UNIS

La muse de Saint-Germain-des-Prés a craqué pour l'acteur de Godard et de Costa-Gavras. Chez eux rue de Verneuil à Paris, au lendemain d'un mariage qu'ils ont voulu confidentiel, célébré dans un village de l'Oise en décembre 1966. Ils se sépareront en 1977.

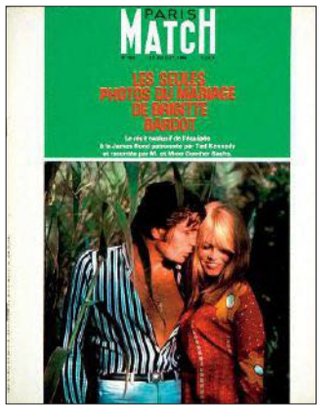
PHOTO PATRICE HABANS

RADIEUSE À VEGAS
NOTRE BRIGITTE A DIT «YES»

Pour conquérir la Française la plus célèbre du monde, l'extravagant milliardaire allemand Gunter Sachs a employé les grands moyens : il a entre autres fait pleuvoir dix mille roses sur la Madrague depuis un hélico. C'est en l'éblouissant avec les lumières de la ville-casino qu'il obtiendra sa main, en juillet 1966.

PHOTO PHILIPPE D'EXÉA





BRIGITTE BARDOT
«JE ME SUIS MARIÉE À LA JAMES BOND»

Un soir de juillet, Brigitte Bardot et Gunter Sachs s'envolent en secret pour Las Vegas avec quatre copains baptisés « les pieds nickelés » et un plan minuté par Teddy Kennedy : à minuit pile, en huit minutes et pour 7 dollars, BB devient Madame Sachs. Notre envoyé spécial a recueilli au Beverly Hills Hotel le récit, à deux voix et en toute ivresse, de ce mariage éclair.

Paru dans Paris Match n° 902 du 23 juillet 1966

PAR **BERNARD GIQUEL**

Il est minuit à Las Vegas. BB éclate de rire. « Je viens d'épouser, en pleine nuit, dans une ville que je ne connais pas, le plus beau milliardaire du monde. Un adorable fou qui avait oublié de mettre ses chaussettes. » Elle répète cette phrase qui l'amuse, mais elle dit aussi : « Je l'aime. Je suis éblouie. » Au Nevada, dans la ville où les fortunes se font et se défont, Brigitte Bardot a gagné un nouveau nom : Madame Gunter Sachs.

Son « vrai » voyage de noces, Brigitte l'a fait avant d'être mariée. Quatorze heures de jet de Paris à Los Angeles. Quatorze heures pour se poser des questions. Quatorze heures pour s'assurer de son bonheur. Depuis quatre semaines, elle vivait dans un perpétuel tourbillon où Gunter, en Rolls, en chris-craft, ou flambeaux à la main, dans les forêts de Bavière, l'entraînait. Quatre copains sont aussi dans l'avion. Elle les appelle « les pieds nickelés ». Ils seront les témoins : Serge Marquand, Peter Notz, Gérard Le Cléry et le photographe d'Exea.



L'échange des consentements à 1 h 30 du matin et en anglais.

Pour eux, il est huit heures du matin et ils n'ont pas dormi depuis trente-six heures. Cela leur a permis de semer tous les photographes et tous les journalistes. Au moment où le juge les unit, un nouveau jour commence à Las Vegas : le 14 juillet. Brigitte est ravie d'avoir choisi cette date pour se marier. C'est pourtant en anglais qu'elle prononce les formules rituelles. Elle hésite, trébuche sur les mots. Aucune importance : le juge est plus ému qu'elle. En huit minutes et dans le secret absolu, elle change de destin. Ils sont tous les deux graves : c'est l'échange des anneaux. Puis, se tenant par la main, ils s'en vont crier leur joie dans les rues de Las Vegas. Les voici à Rancho Circle. Ils entrent au casino. Brigitte veut jouer sur le 14, chiffre du jour qui lui a porté chance. Ils s'aperçoivent soudain qu'ils n'ont pas d'argent. Ils font alors à pied, comme des enfants dans une foire, le tour de la grande ville où les néons rendent la nuit semblable au jour. Ils tombent de fatigue, mais pour eux le temps n'existe plus.

« Moi, j'avais juré de ne pas me marier avant quinze ans, dit Gunter Sachs.

— Eh bien, dit Brigitte, moi j'avais juré de ne plus me marier.

— Et moi je te déteste, je veux dire, je t'aime. »

Pour Brigitte et Gunter, le 14 juillet 1966, restera le bungalow numéro 1 au Beverly Hills Hotel, en Californie.

Mme Sachs reste « créée par Dieu ». Elle est enveloppée d'une ample serviette éponge. C'est le 14 juillet. Il n'y a pas de valse musette, mais le bruit sourd de l'air conditionné. Il n'y a pas non plus de lampions, mais elle porte au poignet un triple bracelet de saphirs, de diamants et de rubis : « Bleu, blanc, rouge, dit Brigitte, c'est la prise de la Bastille et la prise de Brigitte Bardot par Gunter Sachs. »

« Et le plus drôle, continue-t-elle, c'est qu'on s'est mariés en anglais, lui l'Allemand, et moi la Française, on a dit "yes". »

Allongé sur son lit, serré dans un pantalon tropézien bleu pâle, le torse nu et bronzé, Gunter Sachs rit et se cache le visage. « Depuis la Bavière, dit-il, nous n'avons jamais dormi. Nous avons passé, Brigitte et moi, des nuits entières à parler et à rire. Un soir, nous avons senti, tous deux, se concentrer le fluide de l'amour. C'était comme des brouillards qui allaient l'un vers l'autre. »

« On voit bien qu'il vient de sa Forêt-Noire », dit Brigitte en riant.

« Je t'adore, dit-elle.

— Plus rien n'existait pour nous ; plus rien n'existe que nous deux. Alors, c'était il y a huit jours, dit Gunter, le 6 juillet…

— Non ! c'était le 7, dit Brigitte. Je me souviens, il était 4 heures du matin.

— Oui, tu as raison, ma chérie. C'était le 7 à 4 heures du matin. Je me souviens. Je t'ai dit : Brigitte, je t'épouse. Alors, nous avons regardé sur un atlas la carte du monde et nous avons choisi l'endroit pour nous marier. Notre problème à tous deux, c'était d'éviter la horde des journalistes. Nous voulions les prendre de vitesse. On est tombés sur Las Vegas. Mais ni Brigitte, ni moi ne connaissons très bien l'Amérique. Le seul homme pouvant nous aider, c'est Teddy Kennedy, que je connais depuis deux ans. Je l'ai rencontré à Hyannis Port. Je connais la famille Kennedy depuis longtemps, bien avant la mort du président. Je lui ai téléphoné de Paris, mardi dernier…

— Non ! c'était lundi, dit Brigitte. »

Brigitte et Gunter, ivres à force de jouer avec les fuseaux horaires, continuent pour eux-mêmes le récit. Ils ont l'air de deux astronautes du bonheur. Ils veulent, comme des enfants qui viennent de jouer un mauvais tour, parler tous les deux à la fois. Chacun renchérit sur l'autre.

« C'est un chef », dit Brigitte.

« C'est toutes les femmes en une seule », dit Gunter.

« En bref, poursuit-il, j'ai appelé Teddy Kennedy parce que c'est le seul homme de poids que je connaissais aux États-Unis. Peux-tu m'aider, lui ai-je demandé, peux-tu m'aider à me marier avec Brigitte sans que personne le sache, et le plus rapidement possible ? »

Le téléphone sonne. L'appel vient d'un journaliste de Paris. Brigitte répond : « On vous a joué un bon tour… Vous pourriez quand même me féliciter ! Oui, je suis heureuse. Je suis complètement heureuse. Je vole… Je vole sur le tapis volant de mon mari. » Puis elle raccroche.

— Quand je pense, continue Brigitte, que pendant que les journalistes avaient les pieds dans l'eau devant la Madrague et devant la Capilla, pendant qu'ils essayaient de nous prendre dans leur téléobjectif, Gunter et moi sortions par-derrière avec nos valises en route vers Los Angeles !

« Nous avons pris d'abord la voiture jusqu'à Fréjus. De là, un avion jusqu'à Nice. À Nice, c'était formidable, comme au cinéma ; on est sorti du petit avion pour monter dans la Caravelle jusqu'à Orly. Personne n'avait rien vu.

— Nous avions, il faut dire, ajoute Gunter, réservé deux places sous de faux noms. Moi, j'étais M. Schar.

— Et moi, j'étais Mme Bordat.

À Orly, les voitures attendaient…

— Ma Rolls, dit Gunter…

— La mienne, dit Brigitte…

— La mienne est plus belle que la tienne…

— C'est pas vrai. De toute façon, elles sont de la même année et de la même couleur. »

À Paris, Brigitte file vers l'avenue Paul-Doumer. Gunter vers l'avenue Foch. Leurs deux routes mènent dans les beaux quartiers. Brigitte s'occupe de sa robe de mariée. Gunter des formalités, du scénario de leur roman d'amour. Il appelle son avocat à Lausanne, qui arrive avenue Foch deux heures après, avec « d'énormes bouquins de droit international ». Puis il rappelle Teddy Kennedy. Le soir même, ils ont réservé deux places dans l'avion de Los Angeles.

« Les pieds nickelés et nous, dit Brigitte, on a fait un voyage terrible. »

Les pieds nickelés s'appellent Philippe d'Exea, Gérard Le Cléry, Serge Marquand et Peter Notz. Les pieds nickelés sont les témoins du mariage et les compagnons tropéziens de l'aventure.

« On a fait quatorze heures de voyage, dit Brigitte. On ne savait plus très bien où on était. Heureusement, l'avocat de Kennedy, Me Couhard, avait tout arrangé. Il y avait deux petits jets qui nous attendaient sur l'aérodrome de Los Angeles. Ces petits avions, c'est comme une Ferrari volante. Il y a des fauteuils en cuir, des petits verres en cristal. Comme dans un salon.

— Trente-cinq minutes exactement, reprend Gunter, et nous étions à Las Vegas. Là, il y avait deux Cadillac noires qui nous attendaient sur le terrain. Nous nous sommes enfuis jusqu'à l'hôtel de ville et nous sommes allés chercher notre licence de mariage. Aucun journaliste n'était là. Il était exactement minuit moins le quart, le 13 juillet. De là, nous sommes allés dans la maison de l'avocat, où le juge suprême de l'État du Nevada nous attendait pour nous marier.

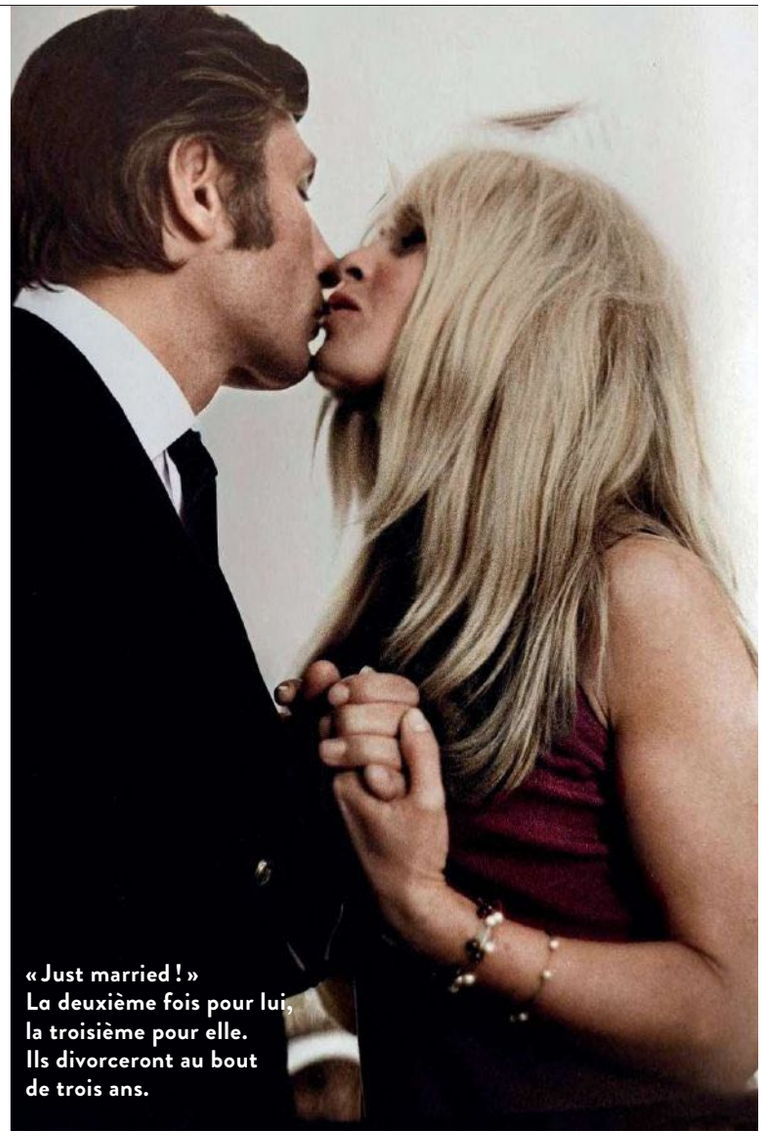
— Moi, j'avais une robe violette, dit Brigitte.

— Et moi, dit Gunter, un blazer bleu marine et un pantalon blanc.

Teddy Kennedy avait envoyé un énorme bouquet de fleurs roses et blanches. « C'étaient des lilas, dit Brigitte. L'avocat et sa femme étaient charmants. Ils nous ont reçus comme si nous avions été leurs enfants. Moi, j'avais très peur, parce qu'il fallait que je répète les formules en anglais. Quelquefois je ne comprenais pas très bien ce qu'il disait, mais lui aussi, le juge, avait l'air d'être très ému.

— Oui, c'est vrai, tu as raison, dit Gunter. Je me souviens que sa voix tremblait. Après, on a bu du champagne. On était très gai, mais on pleurait aussi un peu. « C'était fantastique, appuie Gunter avec l'enthousiasme et l'accent germanique. On est allé dîner à l'hôtel Tropicana. »

— Oui, c'était formidable, dit Brigitte. Quand ils m'ont vue arriver, les croupiers rataient leur coup et, en plus, on avait oublié de prendre de l'argent. C'est dommage, continua-t-elle, car je voulais jouer aux machines à sous. Je voulais jouer à la roulette. Seul Peter Notz avait un carnet de chèques suisse. Mais on ne pouvait pas faire de change… »



**« Just married ! »
La deuxième fois pour lui, la troisième pour elle. Ils divorceront au bout de trois ans.**

Où veux-tu aller ? À Tahiti… On part demain.

« Las Vegas, c'est terrible, dit Brigitte. De toute façon, on est tellement ivres tous les deux depuis tellement de jours qu'on ne sait plus rien, ni où on est, ni l'heure qu'il est. On était tout le temps dans des avions ou des voitures. Mon mariage, c'est comme un film de James Bond… Oui, je me suis mariée à la James Bond. »

— Oui, tu as raison, Brigitte. Notre histoire, c'est à la fois un conte de fées et un film à la James Bond.

— À force d'attacher et de détacher notre ceinture dans les avions, Gunter ne se rappelait plus qu'il avait attaché sa ceinture dans la Cadillac. Il ne pouvait plus sortir, dit Brigitte.

Au milieu des fleurs, des coups de téléphone et des télégrammes, M. et Mme Sachs, au bungalow numéro 1, ne savent plus très bien qui ils sont. Ils ne savent plus très bien qui ils sont.

« N'est-ce pas qu'il est beau, dit Brigitte.

— N'est-ce pas qu'elle est belle, dit Gunter. Et quand je pense qu'on s'est marié pour 7 dollars.

— C'est vraiment pas cher pour tout le bonheur qu'on vit en ce moment, dit Brigitte.

— Non, dit Gunter, ce n'est vraiment pas cher, mais rien n'est trop cher pour toi. Je t'offrirai un tapis volant, le plus cher du monde. Je t'offrirai ce que tu veux. Où veux-tu aller ?

— À Tahiti, dit Brigitte.

— D'accord, dit Gunter, on part.

— Oui, on part demain.

— Tout de suite. » ■

MONACO ET PARIS MATCH

BIENVENUE AU PALAIS

Le Rocher des contes de fées. En 1966, la principauté a deux anniversaires à célébrer : le centenaire de Monte-Carlo, son quartier le plus célèbre, et les dix ans de mariage de Grace et du prince Rainier III. Après une décennie de romance entre l'Américaine et le Monégasque, la dynastie des Grimaldi s'est enrichie d'un trio d'héritiers : Caroline, Albert et la toute jeune Stéphanie. Les lecteurs de Paris Match seront les spectateurs privilégiés de leur enfance tendre et dorée.



Couvée princière. Stéphanie, 18 mois, Albert, 8 ans, et Caroline, 9 ans, nourrissent les oiseaux dans la ménagerie installée par leur père, passionné d'animaux.



NOCES D'ÉTAIN POUR RAINIER ET GRACE

EN 1956, IL LUI OFFRAIT UN ROYAUME

Un tailleur rose à la Jackie Kennedy pour la princesse Grace, qui descend au bras de Rainier l'escalier du palais, comme ils l'ont fait dix ans plus tôt, à l'occasion de leur mariage.

PHOTO JACK GAROFALO

LE PRINCE DU ROCHER
UN ANGE GARDIEN POUR SES SŒURS, CAROLINE ET STÉPHANIE

En tenue de soldat sudiste, armé d'un fusil en plastique, Albert défend vaillamment son Rocher avec l'aide d'un jeune shérif, fils d'un collaborateur de son père. À 8 ans, le futur souverain est grand-croix de l'ordre des Grimaldi. Il suit l'école au palais, sert la messe le dimanche dans la chapelle palatine, joue au football et, par-dessus tout, adore se déguiser.

PHOTO JACK GAROFALO







Albert initie sa petite sœur Stéphanie à une importante tradition monégasque : celle des rutilantes cylindrées. Même si celle-ci est à pédales.



Le temps d'un jeu d'enfants, un carrosse se fait diligence. Une vraie princesse en descend, Caroline, sous la protection du Sudiste et de son adjoint le shérif.



L'AMOUR EN MER
LE BONHEUR SIMPLE
D'UNE VIE DE FAMILLE

Sortie en bateau au large de la principauté, à bord du « Carostefal », l'un des yachts de Rainier, qu'il a baptisé ainsi d'après les prénoms de ses trois enfants : Caroline, Stéphanie et Albert.

PHOTO JACK GAROFALO





MONACO A 100 ANS
IL ÉTAIT UNE FOIS...

Monte-Carlo fête le centenaire de son casino, un siècle de fortunes englouties et de folies russes, de suicidés à la sauce tomate et de croupiers canonisés par la superstition – tandis que Grace et Rainier célèbrent leurs 10 ans de mariage. En exclusivité mondiale, le prince a accepté de recevoir nos reporters pour l'événement.

Paru dans Paris Match n° 889 du 23 avril 1966

PAR **GILBERT « BENNO » GRAZIANI**

« Les jeux sont faits : rien ne va plus. » Il y a un siècle qu'un croupier anonyme lança pour la première fois la phrase traditionnelle sous les lustres du casino tout neuf de Monte-Carlo. Cette formule rituelle comme une incantation précède la chute de la bille d'ivoire dans le cylindre de cuivre et d'acajou : elle va tourner comme un satellite déboussolé autour du disque numéroté de la roulette. Il est regrettable, pour les millions de joueurs superstitieux, que l'on ignore le premier numéro sorti ce soir-là.

Le grand départ était donné. La roulette, en se substituant à la Providence, allait transformer le pays, enrichir ses princes et dispenser les Monégasques de la corvée de la déclaration des impôts.

Napoléon III régnait à Paris, le tsar à Saint-Pétersbourg, la Prusse n'était pas encore l'Allemagne. En cent ans, ce monde s'est effondré. Mais le casino est toujours debout, intact, immuable, pâtisserie crème sur fond d'azur et de palmes. Il n'a pas fermé un mois en un siècle. En 1943, les Allemands, à court de matière première, voulurent enlever la lourde coupole de cuivre qui le coiffe. Le général Kohlermann, commandant la division blindée de la région, se révéla un allié inattendu : il fit déclarer le casino « monument historique et culturel », consécration qui eût ravi son premier administrateur, François Blanc (« Jouez rouge, jouez noir, c'est toujours Blanc qui gagne. »)

LES HISTOIRES DU ROCHER ONT TOUTES POUR TOILE DE FOND LE CASINO

À ses débuts, le casino n'est qu'une grande villa face à la mer, sur un plateau semi-désert. Mais chaque tour de roulette l'agrandira et l'embellira. Ont surgi des clochers en forme de minarets et des dômes de céramique. Un peuple de statues allégoriques envahira ses façades. Et Garnier lui adjoindra un opéra rehaussé d'une coupole rutilante. Comme les peuples heureux, Monte-Carlo n'a pas d'histoire, mais des histoires. Elles ont toutes pour toile de fond ce casino sans qui les choses n'auraient jamais été ce qu'elles furent.

La statue la plus célèbre de la principauté est un bronze équestre de Louis XIV, à l'entrée du hall de l'Hôtel de Paris. Le genou du cheval et la sandale du roi luisent comme de l'or. C'est l'usure. Des générations de joueurs les ont caressés avant de se risquer sur les tapis verts. Pour les superstitieux, tout est signe prémonitoire, invite du destin. Le numéro de la chambre, du vestiaire, l'âge de leur femme ou celui du croupier… Les numéros de la roulette de 1 à 36 additionnés donnent le chiffre 666, qui désigne la Bête dans l'Apocalypse. Pourtant, il n'y a rien contre le jeu dans les dix commandements.

L'église anglicane présentait une particularité : on n'y chantait que des cantiques dont le numéro était supérieur à 36. Des fidèles quittaient brusquement l'office pour aller jouer le numéro dont ils venaient d'avoir la divine révélation. Un joueur, surnommé « la martingale du bon Dieu », possédait une boîte d'allumettes dont le fond était peint en damier rouge et noir. Il y avait enfermé une coccinelle. Avant de jouer, il ouvrait sa boîte et misait sur la couleur où se promenait l'insecte. De mémoire de croupier, aucun joueur n'a fait sauter la banque grâce à un charme ou un talisman. Mais il y a eu des séries extraordinaires. Charles Deville Wells, petit Londonien d'aspect très commun, arriva en juillet 1891. En trois jours, à raison de huit heures de jeu par jour, il fit sauter la banque plusieurs fois. Quand une table avait perdu toutes ses réserves, on la recouvrait d'un crêpe noir en signe de deuil. Wells eut droit six fois à cette cérémonie et repartit avec un million de francs-or. Il revint en novembre, misa le maximum sur le 5 et laissa sa mise cinq fois. Le 5 sortit cinq fois. Nouveau million. L'Angleterre l'accueillit comme un héros national. Il inspira la chanson « L'homme qui a fait sauter la banque à Monte-Carlo ». Il mourut dans la misère après avoir fait de la prison pour escroquerie.

TOUT CE QUI ÉTAIT EXTRAVAGANT, FOU, ÉLÉGANT ET DÉMESURÉ Y ÉTAIT QUOTIDIEN

En avril 1914, Sir Frederic Johnston entre au salon privé. Un bouton doré de son blazer se détache et roule sous une table. Le chef de partie croit voir un louis tomber : « Ne vous dérangez pas, Milord, où va le louis ? Au rouge, comme d'habitude ? » « Comme d'habitude », répond l'autre, croyant à une plaisanterie. Le rouge sortit sept fois de suite. Johnston, retrouvé au bar, nia avoir joué. On insista pour qu'il retire ses gains : 24 800 francs-or. Ce n'est que plus tard qu'on retrouva le bouton doré et que tout s'expliqua.

Le casino offre toujours un prix de deux millions à l'inventeur de la martingale infaillible. Personne n'est venu le réclamer. En fait, « la roulette n'a ni conscience ni mémoire », le rouge peut sortir cent fois de suite et le noir mille fois. Blanc disait : « La seule façon de gagner de l'argent avec des systèmes est de les vendre à des imbéciles. » Le kaiser Guillaume II en avait acheté un. Il perdit 100 000 francs-or et rembarqua sur son yacht en jurant de ne plus remettre ses bottes dans cet endroit de perdition.

On aurait tort de penser que le siècle de Monte-Carlo ne fut qu'une suite d'histoires de joueurs. Reine de la Belle Epoque qui mourut à Sarajevo, ce fut la seule ville où rois et reines de l'Europe condamnée, aristocrates et milliardaires des deux Amériques se retrouvaient pour une saison d'hiver de six mois. Tout ce qui était extravagant, généreux, fou, élégant et démesuré y était quotidien. L'apport le plus délirant fut celui des Russes. Un prince avait engagé cinquante jardiniers pour ouvrir ses fenêtres chaque matin devant un jardin différent. On garde à l'Hôtel Hermitage la commande d'un dîner de six personnes offert par le grand-duc Dimitri : soixante bouteilles de champagne ; quinze seulement furent bues, vingt offertes aux tables voisines et vingt-cinq brisées contre les colonnes de marbre.

Une légère nostalgie plane sur les fêtes du centenaire. La vague tristesse qu'on éprouve devant les choses finissantes. Et la jeunesse de Monte-Carlo, ce fut l'ombre bondissante de Nijinski, la silhouette du prince de Galles, le roman d'amour de Basile Zaharoff, Diaghilev et Tchaïkovsky, les grandes voix de Caruso et de Chaliapine. Si la ville a vécu du jeu, les arts ont vécu de la ville. Sans la roulette, point de millions donnés à la danse et à la musique, pas d'opéras et pas de ballets russes. Ainsi la morale est sauve et l'existence du casino justifiée. ■

SPORT

LE TEMPS DES CHAMPIONS

Le sport, fer de lance du prestige français. Sous l'impulsion du général de Gaulle et de son secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports Maurice Herzog, le pays s'est doté d'infrastructures et de programmes destinés à former les athlètes qui représentent le pays dans les grandes rencontres internationales. Et le succès est au rendez-vous! En 1966, football, cyclisme ou ski alpin sont devenus des spécialités tricolores. Les compétiteurs médaillés sont honorés de la légion d'honneur. Et font des émules: démocratique et éducative, la pratique du sport est devenue une passion populaire.



LA FOULÉE DE JAZY Les adieux de Michel Jazy, le coureur de demi-fond qui a écrit la légende. Après une carrière marquée par de multiples records du monde et une médaille d'argent aux Jeux olympiques de Rome en 1960, celui qui a contribué à promouvoir l'athlétisme en France se retire définitivement des stades.

PHOTO GEORGES MELET

SUR LE TOIT DU MONDE
LES JO DE GRENOBLE EN LIGNE DE MIRE

Le triomphe du ski tricolore aux championnats du monde de Portillo, au Chili, en août 1966. L'équipe de France remporte 16 médailles sur 24, dont 7 titres mondiaux. De g. à dr., trois Français en or : Annie Famose en slalom, Jean-Claude Killy en descente et combiné, et Marielle Goitschell en slalom géant et combiné.

PHOTO PATRICE HABANS



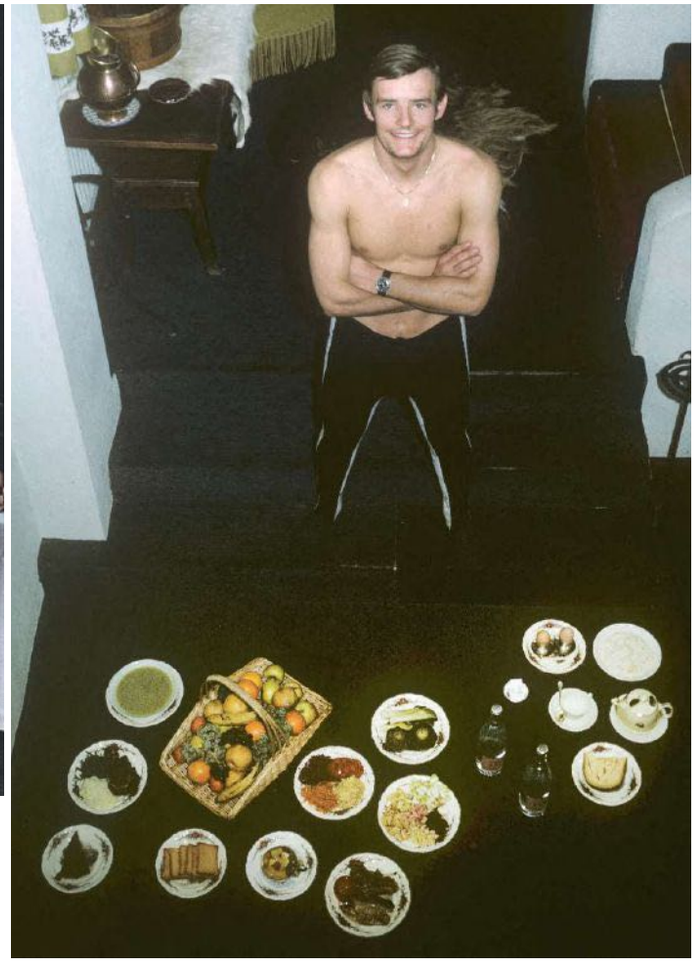
MANO À MANO SUR LE TOUR Les éternels rivaux Jacques Anquetil (à g.) et Raymond Poulidor dans une étape de montagne du Tour de France 1966, qui sera remporté par Lucien Aimar. Le quintuple vainqueur Anquetil abandonnera à la 19e étape et « Poupou » se classera troisième.





LES FRÈRES DE L'OVALIE Les Spanghero, famille emblématique d'un rugby français au style musclé. Tous les garçons de la fratrie pratiquent, et trois joueront pour le XV de France. Ici Walter, Laurent et Jean-Marie.





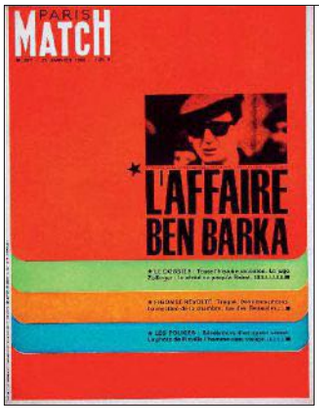
LA FÊTE DU VENTRE VS LE CULTE DE LA LIGNE
Roméa Spanghero, mère de huit enfants dont six rugbymen, devant 200 kilos de nourriture : son marché pour une semaine de repas de fauves.
À dr., la diététique du champion avec la légende du ski Jean-Claude Killy.



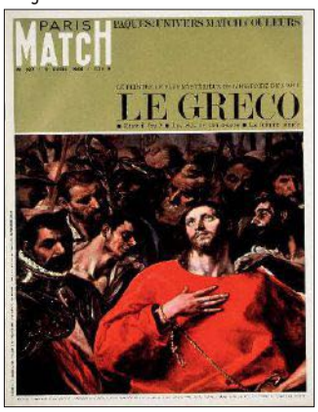
MOHAMED ALI AU SOMMET En 1966, le roi incontesté des poids lourds défend cinq fois son titre et achève l'année en beauté : à l'Astrodome de Houston, il bat Cleveland Williams par KO technique au troisième round et réalise l'une des plus belles performances de sa carrière.

L'ANNÉE 1966 À LA UNE

PAR **ROMAIN CLERGEAT**



Le mystérieux enlèvement en France du dissident marocain. 29 janvier 1966.



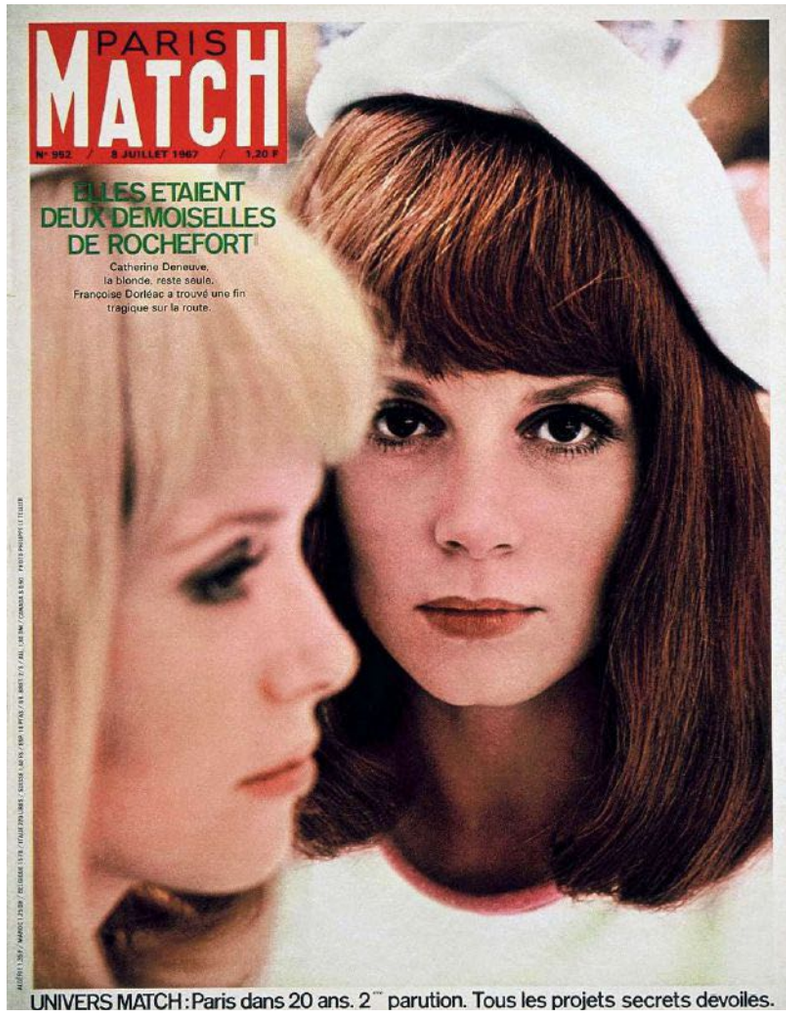
Les secrets du prodige de la peinture de la Renaissance espagnole. 9 avril 1966.



Un accueil royal pour le général de Gaulle à Phnom-Penh, au Cambodge. 10 septembre 1966.



Un rescapé du glissement de terrain qui a fait 144 morts, au Pays de Galles. 5 novembre 1966



La couverture annonçant la mort de Françoise Dorléac dans un accident de voiture, quelque mois après le tournage des « Demoiselles de Rochefort ». 8 juillet 1967.

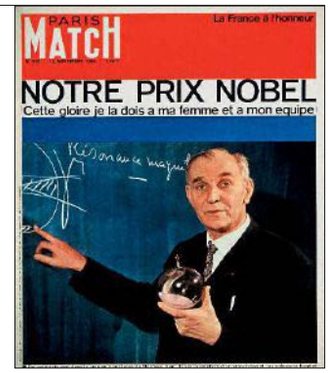
Des drames. De la gloire. Des guerres. Des stars. Des découvertes. Le monde raconté chaque semaine. En une seule formule. C'est ça, l'ADN de Paris Match, le journal préféré des Français – celui qui entre dans les maisons, reste sur la table basse, qu'on relit le dimanche et qu'on ne jette jamais tout à fait.

Politique. Depuis un an, l'affaire Ben Barka secoue la République : un opposant marocain enlevé en plein Paris, un scandale d'État, des ministres embarrassés. Le magazine enquête et démontre. Drame pur : Aberfan, un village gallois englouti sous un glissement de terrain. Cent seize enfants morts à l'école. La une ne dit presque rien mais l'image, dit tout.

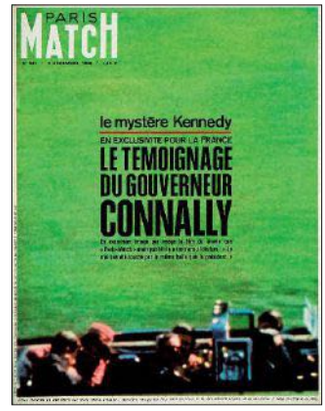
La géopolitique, ensuite. Raymond Cartier – le grand maître de l'édito mondial – place la Chine de Mao en couverture : 700 millions de Chinois face au monde. La Chine fascine, déjà terrifie, intrigue. Une autre semaine, le mystère Kennedy ressurgit : le témoignage inédit du gouverneur Connally – assis juste devant le président ce 22 novembre 1963 – relance la machine à doutes. Deux ans après Dallas, la blessure ne cicatrise pas.

La science et la gloire, aussi. Alfred Kastler reçoit le prix Nobel de physique – fierté nationale. Un inconnu du grand public devient vedette du jour au lendemain, et Match n'aime rien tant que ces belles histoires-là. Les cardiologues, eux, lancent leur cri d'angoisse : trop de gras, trop de stress, trop de cigarettes. Match avertit les Français en une. On ne les écoutera pas tout de suite…

La culture a ses unes comme la politique les siennes. Le Greco fait l'objet d'une grande rétrospective. Et Jacques Demy tourne « Les demoiselles de Rochefort » : Match met en couverture Catherine Deneuve et Françoise Dorléac, les vraies sœurs, la blonde et la brune. On est en 1966. On ignore que la route va les séparer pour toujours l'année suivante. La photo est belle comme un adieu qu'on ne sait pas encore. ■



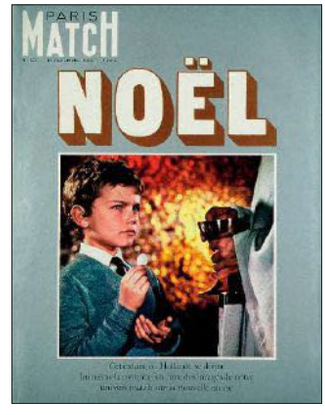
Le Français Alfred Kastler, lauréat du prix Nobel de physique. 12 novembre 1966



Des révélations chocs, trois ans après l'assassinat de Kennedy. 3 décembre 1966.



La chirurgie cardiaque française progresse mais manque de moyens. 10 décembre 1966.



Après Vatican II, le « rite de 1965 » préfigure déjà la messe de Paul VI. 17 décembre 1966.

PARIS MATCH

BOUTIQUE
PHOTOS



OFFREZ UN CADEAU QUI TRAVERSE LE TEMPS ET LES HISTOIRES : PARIS MATCH

Scannez pour découvrir

Plus de 500 photos disponibles sur
photos.parismatch.com

© Bernard Leloup / Archives Filipacchi / Scoop

Renault
présente

4 mars
9 juin

POP! ART!



R5 PAR PIERRE GONALONS

CAR!

expo pop art car au défilé renault®
concept cars* & art urbain autour
de la pop culture automobile

53 champs-élysées, paris

*voitures concept